

N° 753

DIMANCHE 7 MAI 1911

Prix : 15<sup>c</sup>

# Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>)



et des Aventures de Terre et de Mer



## POURSUIVI PAR UN BUFFLE

— J'allais ramasser mon fusil tombé à terre quand un rugissement formidable m'avertit que le buffle était devant moi; d'un bond je sautai sur l'arbre, juste à temps pour éviter le coup de corne de l'animal en furie.

## Romans d'Aventures

de  
LOUIS BOUSSENARD — CAPITAINE DANRIT  
PAUL D'IVOI — G. LE FAURE  
HENRY LETURQUE — JULES LERMINA  
RENÉ THÉVENIN  
G. DE WAILLY — CONAN DOYLE — V. FORBIN  
MICHEL DELINES — SYLVAIN DÉGLANTINE  
PIERRE LECOMTE DU NOUY  
COLONEL ROYET — ANDRÉ REUZÉ, etc.

## L'Académie Française

a rendu hommage au *Journal des Voyages* en décernant des prix à plusieurs de ses collaborateurs.

## Le Ministère de l'Instruction Publique

l'a honoré d'une importante souscription.

## La Ville de Paris

l'a adopté pour être donné en prix dans ses établissements scolaires.

## Récits d'Explorations

de  
BINGER — NORDENSKJOLD — NANSEN  
GABRIEL BONVALOT  
CHARLES RABOT — AUGUSTE TERRIER  
GUSTAVE REGELSPERGER  
PAUL LABBÉ — THOUAR — DE BRETTESS  
GEORGES THOMANN — GEORGES BROUSSEAU  
D' MACLAUD — DE GINESTET  
A. COMBANAIRE — HENRI NIELLÉ, etc.

## Prix des Abonnements

### TROIS MOIS

Paris, Seine et S.-et-O. 2 50  
Départ. et Colonies... 2 50  
Étranger... 3 fr.

### SIX MOIS

Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.  
Départ. et Colonies... 5 fr.  
Étranger... 6 fr.

### UN AN

Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.  
Départ. et Colonies... 10 fr.  
Étranger... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. Le Directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris.

Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

## CONCOURS DE MAI

### NOTICE EXPLICATIVE

Dans chacune des quatre séries de ce concours, il s'agit de trouver, non pas écrits avec leur orthographe, mais donnés par la consonnance, des noms très connus d'animaux d'espèces diverses. Par exemple, dans cette phrase : « La bête braie, me lance une ruade, et tourne autour du piquet dont elle n'a pu se dégager parce que les domestiques l'y ont bien attachée », on aurait les noms d'un poisson, d'un oiseau, d'un insecte et d'un fauve : brème, étourneau, puce, lion.

Certains noms se présenteront à plusieurs reprises; mais il faudra les prendre seulement la première fois qu'ils seront dans le texte, et ne plus les reproduire. Vous obtiendrez ainsi un certain nombre de noms différents d'animaux dont vous voudrez bien nous envoyer la liste, établie dans l'ordre, quand aura paru la quatrième et dernière série et en mentionnant en tête de votre envoi d'une manière très apparente vos noms et adresse ainsi que le nombre total des noms d'animaux que vous aurez trouvés.

### L'AFFAIRE GOUROUX-HOQUET

1<sup>re</sup> Série. — Rentrant hier soir vers dix heures de Paimbœuf, j'ai eu le chagrin de trouver une convocation pour aujourd'hui comme témoin dans l'affaire Gouroux-Hoquet. Un tel libelle, lu le soir, est loin de porter au sommeil, je vous assure : qu'on dort mal après pareille lecture!... Mais regardons la pendule : il est déjà huit heures et demie. Du lit je fais un saut, mon devoir m'appelle ! Je vais rater l'audience si je ne me hâte. Mon complet gris, venant d'être requinqué par le teinturier, est encore beau ; je le mettrai quand je me serai fait la barbe, puis j'enfourcherai ma bécanne et me rendrai au tribunal en choisissant les rues les moins fréquentées, car, petite cause produisant souvent grand effet, je pourrais me voir retardé par un simple embarras de voitures, et causer sans le vouloir un sérieux préjudice au brave Hoquet.

### MARCHE A SUIVRE

Ce concours comportera quatre séries posées dans les numéros 753 à 756. Les quatre solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 5 juin et être adressées sous enveloppe affranchie à M. Henri BERNARD, Service des Concours, *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris (2<sup>e</sup>) accompagnées des

4 bons de concours que nos lecteurs trouveront au bas de la dernière page de nos numéros de mai. Nos abonnés pourront remplacer ces bons par une simple bande d'abonnement. Les solutions et le palmarès seront publiés dans le numéro du 9 juillet. Aucune correspondance étrangère au Concours ne devra être adressée à M. H. BERNARD.

### LISTE DES PRIX

1<sup>er</sup> Prix ☞ UN PHONOGRAPHE PATHÉ à disques, diaphragme à saphir inusable, avec 6 morceaux choisis.  
2<sup>e</sup> Prix ☞ UN EXERCISEUR SANDOW nouveau modèle de la célèbre marque.  
3<sup>e</sup> Prix ☞ UNE JOLIE PENDULETTE nickelée, faisant presse-papier.

4<sup>e</sup> au 6<sup>e</sup> Prix ☞ UNE JUMELLE DE THÉÂTRE, monture nickelée avec étui.  
7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> Prix ☞ UN ARTISTIQUE ENCRIER métal doré, forme vide-poche.  
9<sup>e</sup> au 14<sup>e</sup> Prix ☞ UNE SUPERBE BRELOQUE, la Marguerite de l'amitié, bijou argent, pétales tournants.

15<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> Prix ☞ UNE JOLIE ÉPINGLE DE CRAVATE, argent contrôlé.  
21<sup>e</sup> au 40<sup>e</sup> Prix ☞ UN CAPTIVANT VOLUME relié de la bibliothèque du *Journal des Voyages* : *Le Brick Sanglant*, par G. DE WAILLY.  
41<sup>e</sup> au 50<sup>e</sup> Prix ☞ UN SUPERBE CANIF, métal ciselé, à deux lames.

## Notre Prochain Récit

### DANS QUINZE JOURS

nous commencerons la publication d'un nouveau

### GRAND ROMAN D'AVENTURES

## LES COUREURS

### DE LLANOS

par  
HENRY LETURQUE

Les « Coureurs de Llanos » ce sont les pirates du désert vénézuélien, qui dans les plaines ainsi nommées, coupées de marécages, de bouquets de palmiers, de vastes étendues de buissons, assaillent et détournent les voyageurs. Henry Leturque, qui fit déjà connaître à nos lecteurs *Les Bandits de la Cordillère*, va leur conter les exploits des brigands des bords de l'Orénoque.

Passionnant au plus haut point, fertile en incidents imprévus, en péripéties tragiques et comiques, son nouveau roman, qu'illustrera l'habile pinceau de TOFANI, obtiendra le plus grand, le plus éclatant succès.

## Notre Prime Gratuite

### Les Records du Monde

Ce captivant album, mentionné ci-dessus et offert à nos nouveaux abonnés de mai renferme une foule de renseignements utiles et instructifs rassemblés et présentés de la façon la plus ingénieuse et la plus pittoresque. Il suffit de lire les extraits que nous donnons ci-dessous du sommaire de cet attrayant recueil pour avoir une idée de toutes les curiosités qu'on y trouvera.

### EXTRAIT DU SOMMAIRE

A travers l'espace.	Les peuples colonisateurs.
L'âge des êtres vivants.	La fortune des nations.
Les populations du globe.	Les marchands du monde.
La vie au sein des eaux.	A travers les grandes villes.
La vie sur la montagne.	Les clefs des mers.
Aux entrailles de la terre.	Voilà les facteurs !
Les forêts du monde.	Vers une vie nouvelle.
Si la France était une île...	Les records de vitesse.
Les chemins qui marchent.	Sur les routes d'acier.
Les richesses du sol.	La force des armées.
Aux pays des bêtes.	A qui l'empire des mers ?
Ce qui reste à découvrir.	Dans le monde des sports.

Etc.

## « La Vie d'Aventures »

### DANS HUIT JOURS

tous nos lecteurs liront avec un vif intérêt, dans  
NOTRE SUPPLÉMENT MENSUEL.

## LA TRAHISON

### de la TIGRESSE

par  
RENÉ THÉVENIN

émouvante nouvelle inédite dans laquelle, on appréciera toutes les qualités du brillant conteur dont nous avons déjà publié tant de captivants récits. Nous tenons à rappeler que notre supplément mensuel *La Vie d'Aventures* est offert gratuitement à tous nos lecteurs indistinctement, qu'ils soient abonnés ou simples acheteurs au numéro.

Dans les numéros suivants de *La Vie d'Aventures* nous publierons de captivantes nouvelles : *La Patriote* par Georges LE FAURE, *L'Énigme d'un Parc d'Autruches* par André REUZÉ, *Le Collier de Griffes*, par Paul ROSELAND.

DANS L'ASIE INCONNUE

Poursuivi par un Buffle

M. Jameson Reid, auteur de *A travers l'Asie inconnue, un des premiers Anglais qui visitèrent Lhassa*, raconte ici une de ses plus dramatiques aventures au Tibet. Etre poursuivi par un buffle sauvage, dans les solitudes glacées des Hauts-Plateaux, et s'en sortir sain et sauf, voilà un tragique épisode qui compte dans la vie d'un explorateur.

Au cours de ma dernière expédition au Tibet, je visitai Na-ha-hi-wan, un petit village de la province du Tibet oriental, et je résolus de m'y arrêter avant d'aller explorer les sources du Yang-tse-Kiang dans le district de Sifan. Je désirais aussi offrir au Muséum quelques spécimens des buffles sauvages si abondants dans la région. Dans ce but, je m'abouchai avec quelques *trackers* indigènes et je leur demandai de m'accompagner à la chasse, moyennant une belle rétribution. A ma grande surprise, ils refusèrent. Ils venaient de terminer leur propre saison de chasse et rien n'aurait pu les inciter à recommencer par crainte de la colère des dieux !

Qu'est-ce que leurs dieux avaient de commun avec les buffles ! Un des *trackers* me l'apprit en me narrant le triste sort d'une bande de Tibétains qui s'étaient risqués à chasser le buffle quand la chasse était fermée « par ordre céleste » et qui n'avaient mais reparu, ayant été piétinés, écrasés vivants par un troupeau de buffles-fantômes, envoyés des dieux pour punir l'outrecuidance humaine.

Une autre superstition les empêchait de chasser le buffle à cette époque de l'année. Ces braves Tibétains pensaient que les buffles tués au mois de mars survivent à l'état d'esprits et emmènent leurs congénères vers le paradis des buffles qui s'appelle la « Vallée de l'Homme Blanc » (ce n'est pas flatteur pour nous !) et dépeuplent ainsi les hauts plateaux dont les bêtes à corne sont très goûtées des gourmets du Tibet.

Que faire ? Attendre l'ouverture de la chasse ? Je n'en avais pas le temps. Impatience déjà par ces trop longues palabres, je

résolus d'aller chasser seul avec mon canotier Kiangsi.

Le matin de mon départ, pourtant, un jeune Tibétain du district de Sifan, moins superstitieux que ses frères, consentit à nous accompagner. Deux pièces de cinq shillings lui avaient semblé une profitable compensation à la colère des dieux. Cet adolescent jaunâtre était déjà célèbre comme chasseur dans sa tribu et répondait au nom harmonieux de Kseghanstivkahnchu. Moi, je le baptisai « Johnny ». Il en fut d'ailleurs fort flatté.



POURSUIVI PAR UN BUFFLE  
Johnny, souriant, me montrait la bête agonisante en ayant l'air de me dire : « Ce n'est pas plus malin que ça. » (P. 398, col. 3.)

Son concours allait m'être précieux. Je le nommai tout de suite interprète, guide, cuisinier, et chef des subsistances de l'expédition.

Pendant trois jours nous voyageâmes à travers un désert fastidieux, qui ne contenait pas plus de buffles que le bois de Boulogne des Parisiens.

Le quatrième jour, dans la matinée, Johnny, qui avait exploré les alentours du camp, m'annonça enfin qu'il avait découvert sur le sol les traces de plusieurs bêtes, allant du Sud au Nord..

Nous partîmes aussitôt et en deux heures nous atteignîmes les premières empreintes qui révélaient en effet la présence d'énormes buffles, à en juger par leurs dimensions.

En grim pant sur une colline, je vis dans

le lointain plusieurs points noirs sur la neige (nous étions à l'altitude des neiges perpétuelles) et, les examinant avec ma longue-vue, je reconnus une douzaine de buffles.

Johnny et Kiangsi partirent avec leurs quatre molosses, tandis que je m'éloignai dans une autre direction.

Par malheur, je glissai d'un talus, tombai et me fis plusieurs contusions, entre autres à la cheville. Je m'assis pour me frictionner et lâchai mes chiens. Lorsque je fus en état de continuer ma route, je me levai

et constatai que mes deux compagnons, qui ne s'étaient pas aperçus de ma chute, disparaissaient derrière l'autre colline. Désespérant de les rattraper avec mon pied endommagé, je fis demi-tour et reentraî tranquillement au camp.

Je marchais droit devant moi, sans me presser, comme un brave promeneur solitaire, quand j'entendis tout à coup un mugissement insolite. Effrayé, je m'arrêtai. Un deuxième mugissement plus rapproché retentit. Je grimpai sur un repli de terrain qui me dissimulait la perspective du plateau, et à ma grande stupeur, j'aperçus un énorme buffle qui courait dans ma direction.

J'épaulai mon manlicher et fis feu par trois fois. Mes balles n'eurent probablement aucun effet, car la bête, surprise un instant par les détonations, chargea directement, tête baissée, vers moi.

Sans hésiter, je courus me réfugier derrière un rocher que la Providence avait heureusement placé là et j'attendis mon adversaire. Mais celui-ci, aussi malin que moi, tourna

le rocher et je n'eus que le temps d'en faire le tour au pas gymnastique.

Alors une tragique partie de cache-cache commença.

Le buffle, enragé par cette course en rond, galopait sans se laisser derrière moi et plus d'une fois ses grosses cornes recourbées frôlèrent mes talons. Dans l'impossibilité de me servir de mon fusil, je ne pouvais compter que sur la solidité de mes jarrets, mal handicapés d'ailleurs par la chute que j'avais faite dans la matinée.

Ce manège de chevaux de bois me donnait le vertige et, seul, un suprême effort de ma volonté, une surexcitation nerveuse que l'imminence du danger décuplait me permettaient de distancer mon adversaire furieux. Ma langue sèche collait à mon

palais, mes yeux ne voyaient plus bien, mes genoux tremblaient de fatigue et un bourdonnement dans les oreilles m'annonçait que mon endurance était à bout.

Soudain, un peu d'espoir surgit en mon cœur. Le souffle du buffle devenait plus rauque, signe de sa propre fatigue. Je ralentis un peu ma course et, regardant sur mon épaule, je constatai que la bête avait disparu. Fou de joie, je respirai mieux, lorsque je vis mon buffle réapparaître devant moi. Le rusé animal avait couru en sens inverse pour mieux me surprendre.

Je n'eus que le temps de faire un saut de côté et de prendre ma course dans la seule direction qui me fut permise. Je courais droit vers le précipice !

La situation devenait très critique, d'autant plus critique que, dans cinq ou six secondes, le buffle m'aurait rejoint. Tout à coup, j'aperçus à quinze mètres de là un arbre planté à mi-côte, dont le branchage était emmêlé avec celui d'un autre arbre que le vent avait déraciné et qui formait au-dessus du ravin, jusqu'au-premier tronc, une sorte de pont naturel. Dans ces moments de péril extrême on prend des décisions rapides. D'un bond, je fus sur le tronc horizontal, juste à temps pour éviter le coup de corne du buffle; et je me glissai jusqu'aux branches de l'arbre vertical.

J'étais en sûreté, du moins pour quelque temps. Mais ma position manquait de confort ! Et, souci plus grave, dans mon élan j'avais laissé tomber mon fusil.

Le buffle, furieux de voir sa proie hors de portée, mugissait affreusement sur le bord du précipice, l'œil injecté de sang, la bave à la gueule.

Plusieurs fois, il recula de vingt mètres, comme pour prendre son élan, sauter et m'atteindre dans un bond fantastique. La distance, par bonheur, était trop grande et il était obligé de s'arrêter juste au bord. Si, encore il avait fait un faux pas !

Privé de mon manlicher j'eus l'idée d'attacher mon coutelas au bout d'une branche, de m'aventurer sur le tronc d'arbre et d'essayer de poignarder à distance mon irascible ennemi. J'y renonçai. En me voyant plus près de lui, il aurait pu, oubliant le danger, bondir et m'entraîner avec lui dans le ravin. Ensuite, je jetai sur le bord du précipice ma trousse de poche, pour l'inciter à charger sur elle et risquer ainsi de glisser dans le précipice. Mais le buffle la flaira prudemment et, me fixant de son œil malin, sembla vouloir me faire comprendre qu'un vieux sage comme lui ne se laissait pas prendre à ces pièges enfantins.

Un quart d'heure s'était passé. Touchant par hasard mon oreille, je ne la sentis plus et m'aperçus qu'elle allait être gelée. Cette constatation m'épouvanta.

Étais-je donc tombé de Charybde en Scylla? Après avoir évité les cornes du buffle, allais-je mourir de froid dans cet arbre?

N'y tenant plus, je voulus coûte que coûte tenter quelque chose. Après avoir

réchauffé mes doigts engourdis, je fixai mon coutelas au bout d'une branche et je m'aventurai sur le tronc horizontal.

Le buffle me regarda. Il semblait vivement intéressé par mon projet. Lorsque je ne fus plus qu'à trois pieds de lui, je projetai ma lance vers son corps fumant. Tout d'abord, il sembla ne rien comprendre à cette attaque, puis, furieux, il recula et s'élança vers moi.

Je voulus regagner mon abri, mais il était trop tard; le buffle lancé tomba presque sur moi, je lâchai prise et je dégringolai, la tête la première, dans un champ de neige qui heureusement adoucit les effets de ma chute.

Je me relevai instantanément et, regardant autour de moi, j'aperçus un peu plus bas mon buffle enfoncé dans la neige et dont les pattes de derrière gigotaient désespérément.

Je ramassai mon couteau et je me précipitai vers la bête. Hélas ! j'arrivai trop tard. Il s'était déjà remis sur pied et, secouant la neige qui l'habillait de blanc, il fonçait dans ma direction. Cette fois, je me sentis perdu.

Je m'apprêtais déjà à vendre chèrement ma vie dans un combat corps à corps, lorsque deux voix amies résonnèrent au-dessus de moi. Levant la tête, j'aperçus Kiangsi et Johnny sur le bord du ravin.

« A moi, Johnny ! » criai-je, en évitant la première charge du buffle.

Johnny, sans plus se faire prier, sauta dans la neige et, se relevant avec l'agilité d'un chat, se précipita vers le buffle dont il

## INCOMPATIBILITÉ DE LANGAGE

**C**heZ les Caraïbes

En étudiant les bizarreries qui se manifestent dans l'état des diverses races humaines, on peut s'attendre à rencontrer des mœurs, des habitudes et des conditions d'existence qui déconcertent notre jugement d'hommes civilisés.

Nous voyons des pays où l'homme est un être paresseux, ayant pour bête de somme la femme, qui porte tous les fardeaux lourds comme un mulet. Nous trouvons, au contraire, les tribus asiatiques où règne encore le matriarcat, où la femme a pour esclaves son époux et ses frères, qu'elle gouverne, malmène et, même, tue à sa volonté. Mais ce qui est unique, c'est la situation du peuple caraïbe, où les hommes et les femmes ne parlent pas la même langue.

Et nous précisons bien. Il ne s'agit pas d'une langue unique, où il y aurait des expressions employées par les hommes et d'autres usitées chez les femmes; non, ce sont deux idiomes très différents et venant de sources très diverses.

Les Caraïbes hommes et les Caraïbes femmes ont leur langue spéciale. Hommes et femmes ne se comprennent pas entre eux.

Les femmes s'entendent fort bien entre elles; elles parlent une langue qui est celle de leurs ancêtres; les hommes possèdent aussi une langue ancestrale; les Caraïbes, mâles et femelles, pour se comprendre, possèdent un répertoire très succinct de mots que tous saisissent bien.

La langue des hommes se compose de trois mille mots ou idées; celle des femmes de deux mille mots ou idées. Il y a une réserve de

lacéra le corps d'un formidable coup de sa lance. Le sang coula abondamment et les efforts de la bête se calmèrent. Pourtant, elle sembla ne pas se préoccuper de son nouvel adversaire pour concentrer vers moi toute son énergie défaillante.

Ce fut une charge dans un tourbillon de neige, un coup de tête qui m'envoya rouler à quelques mètres, un cri de triomphe de Johnny et un long mugissement de douleur poussé par le buffle blessé à mort.

Quand je me redressai, les reins endoloris, j'aperçus Johnny qui, souriant, me montrait la bête agonisante, en ayant l'air de dire : « Ce n'est pas plus malin que cela ! »

J'avais trop froid, pour songer à dépouiller le buffle et à lui couper la tête. Je rentrai immédiatement au camp avec mes deux camarades et devant un thé bouillant je leur narrai mon aventure, au grand divertissement de Johnny, qui de temps en temps se tenait les côtes tant mon récit l'amusait. Il m'avait paru, dans la réalité, beaucoup moins drôle.

Le lendemain, nous retournâmes à Naha-hi-wan et Johnny raconta aux Tibétains mon duel avec le buffle-démon.

« Les dieux vous ont puni, articula docilement un vieux lama à la barbe de fleuve. Je vous avais bien dit qu'en ce moment le mauvais esprit erre sur les plateaux ! »

Ses confrères hochèrent la tête, me regardèrent avec commisération et conclurent, en chœur :

« Oui, oui... c'était le mauvais esprit. »  
Adapté de l'anglais par  
MAURICE DEKOBRA.

## INCOMPATIBILITÉ DE LANGAGE

quatre cents mots qui constituent un vocabulaire compris à la fois des hommes et des femmes.

Citons quelques exemples qui prouvent la différence très nette entre la langue des hommes et celle des femmes.

Le visage, dans la langue masculine, se dit *embatali*; dans la langue féminine, c'est *ichibou*. Pour les hommes, père se dit *baba*; pour les femmes, *noucouchi-li*. Les hommes appellent le pied *oupou*, les femmes *nougoutti*. Le poignet d'un mâle est *abouli*, celui d'une femme *chouchayoné*. L'homme désigne un lit par le mot *i-bati*, la femme *n'ekeoa*.

Pour exprimer : « J'ai faim », un Caraïbe dira *amina-ti-na*, une Caraïbe *la-man-ha-ti-na*.

Voici l'explication de ce bilinguisme. Les Caraïbes constituent une peuplade composée des deux éléments toujours mal associés. Les îles étaient autrefois habitées par les Arrouagnes, qui avaient leur langue propre. Elles furent envahies par les Galibis, dont la langue diffère essentiellement de celle des Arrouagnes. Les Galibis, victorieux, massacrèrent tous les Arrouagnes mâles et ils épargnèrent les femmes. Ils en firent même leurs épouses.

Mais les vaincus ne voulurent jamais adopter la langue des vainqueurs. Il y eut donc un peuple caraïbe, dès ce moment-là, mais il n'y eut pas de langue caraïbe proprement dite. Hommes et femmes, réunis d'abord par la force des choses, ensuite par la communauté de vie, restèrent toujours séparés par le langage.

ROBERT DUNIER.

EXPLOITS DE 4 FRANÇAIS A LA FRONTIÈRE

## L'Alerte!

par le  
**Capitaine DANRIT**  
(Commandant DRIANT)

### CHAPITRE XII

LA RÉPONSE DE FREYA (Suite.)

**L**e navire avait terminé son évolution, et il commençait à glisser sur la nappe grise du fleuve.

— Maintenant, fit la jeune fille, d'un air enjoué, venez : avant que le roulis ne se fasse sentir, je veux vous faire visiter mon yacht.

Ce yacht était un véritable paquebot. D'une longueur d'environ 80 mètres, il jaugeait 900 tonneaux. La machine à double expansion pouvait lui imprimer une vitesse de 18 nœuds, suffisante à la grande navigation de plaisance.

Au-dessus de sa carène d'un blanc éclatant, des superstructures en bois de citronnier verni, des cuivres répandus à profusion jetaient des rayonnements de métal et de poussière d'or. La dunette couvrait le grand salon tout entier.

Sur le pont, vers le centre du bâtiment, se succédaient les appartements des maîtres du bord : une salle à manger, une bibliothèque, un fumoir; puis les appartements de Freya, tendus de soie bleu pâle, ceux de M. Valborg, plus austères.

Les jeunes gens parcoururent l'entrepont, dans lequel s'ouvraient, sur un large corridor, les cabines des invités, les logements des officiers, la lingerie, l'infirmerie.

A l'avant, ils entrèrent dans le poste de l'équipage, merveille de confort et de simplicité à la fois; tout indiquait la sollicitude de la Danoise pour ses serviteurs, quels qu'ils fussent.

Ils se penchèrent sur la cage trépidante des machines, où des pistons géants montaient et descendaient dans le rythme de la force disciplinée.

Joyeux, ils escaladèrent l'échelle de la chambre de veille, en avant du coffre de la cheminée.

Le capitaine Skagen s'y trouvait, une carte marine étendue devant lui.

Les fiancés s'assirent. Freya affectionnait ce réduit, d'où, à travers les larges glaces, la pensée pouvait s'enfuir dans l'infini de la mer.

L'estuaire s'élargissait; des côtes basses, défendues par de hautes digues s'aplatissaient au ras des eaux. L'île de Bévélund découpait des promontoires arrondis.

Puis la nappe liquide s'étendit encore... 15 kilomètres maintenant séparaient entre elles les avancées terrestres des Pays-Bas... Flessingue fut devinée parmi les cultures sans arbres de Walcheren.

Et, devant la proue du yacht, fendue par l'étrave, rejetée en gouttes ruisselantes aux flancs d'albâtre du navire, s'ouvrit, indéfinie, la mer du Nord que chantèrent

les poètes scandinaves. Les vagues glauques, en houle allongée, venues des profondeurs de l'Ouest, allaient mourir là-bas, aux rivages du Jutland!...

Au loin, quelques barques immobiles sous leurs voiles dansaient, telles des mouettes posées à la crête des vagues.

Freya Valborg, Paul Vigy, serrés l'un près de l'autre sur une étroite banquette, laissaient flotter leurs communes pensées dans l'immensité...

Lorsque la cloche du bord, rappelant l'heure du repas, piqua les douze coups de midi, ils se croyaient vraiment seuls vivants en un monde irréel!...

Le lendemain, le yacht entra dans la rade de Portsmouth. Il défila devant le grand port militaire britannique et vint jeter l'ancre parmi toute la marine de plaisance qui, en dépit de la saison avancée, remplissait encore les atterrages de l'île de Wight.

La journée du mercredi fut remplie du va-et-vient des canots apportant à bord du *Düppel* les fournitures de tous genres nécessaires à une traversée transatlantique d'une quinzaine de jours.

Paul Vigy aurait bien voulu descendre à terre pour y renouveler ses vêtements et ceux de ses compagnons, mais il dut avoir recours à l'obligeance du steward, car Freya s'opposa absolument à ce qu'il commît l'imprudence de mettre le pied sur le sol anglais.

Qui sait si, à cette heure, en effet, il n'était pas déjà recherché par les plus habiles détectives du Royaume-Uni?

Dans la soirée, le *Düppel* mit le cap sur Cherbourg. Il mouilla en rade au courant de la nuit.

Dès le jour, un canot automobile fut paré pour aller au quai attendre les nouveaux passagers.

Il devait y retourner jusqu'à embarquement du dernier d'entre eux.

Mme Delmont arriva la première; n'ayant d'autre joie en ce monde que la présence de son fils unique, elle avait, dès la réception de la lettre qui la tirait d'une angoissante incertitude, fermé sans hésiter sa maison de Longwy et pris le premier train.

Paul Vigy avait hâte de retrouver le contact avec les nouvelles de France, d'avoir enfin le mot de l'énigme, de connaître les détails de l'erreur dont il avait été victime, et à laquelle, pourtant, il devait le bonheur.

Mme Delmont relata la déception du bataillon de chasseurs, lorsqu'il avait appris finalement que la guerre n'avait pas lieu.

Déjà sa compagnie cycliste était partie : elle avait reçu contre-ordre avant d'atteindre Hussigny.

Quant au bataillon, il était resté sous les armes deux longues heures cette nuit là, incertain de la direction à prendre; puis une dépêche de Verdun était arrivée, prescrivant d'attendre des ordres demandés à Châlons et à Nancy. Rien n'était venu : le dénouement pacifique imposé par la

Russie avait été connu le lendemain et dans la petite garnison la vie avait repris monotone et pesante, dans la préparation d'une guerre qui décidément reculait sans cesse.

La mère de Georges apprit à Freya que sa sœur, Valda de Vendières, avait rejoint son mari à Longwy, le lendemain même, et que le général l'avait accompagnée.

Enfin, Mme Delmont apportait à l'ingénieur une lettre de sa mère.

Mme Vigy ne songeait pas à s'étonner du changement radical qui se produisait dans la vie de son fils : elle avait en lui une confiance absolue et certaine qu'il avait au cours de sa mystérieuse équipée suivi uniquement les voies de l'honneur, elle lui promettait de le rejoindre en Argentine pour assister à son mariage. Elle n'osait promettre de s'y fixer, car elle avait peine à rompre définitivement avec ses habitudes, ses œuvres et ses relations. Elle devait, de plus, s'occuper, d'après les instructions de son fils, de la vente de l'usine du Mont-Saint-Martin, et de la liquidation de ses importantes affaires.

Par bonheur, cette tâche allait lui être facilitée par le comte de Salignon, le premier des maîtres de forges de toute la région, l'homme universellement aimé et estimé de la population ouvrière du bassin de Longwy.

Ayant appris le dévouement aussi héroïque qu'inutile qui exilait de France son jeune collègue de Mont-Saint-Martin, il s'était offert à gérer son usine, à lui en transmettre les revenus et à la lui remettre en florissant état, quand serait levée l'interdiction qui fermait aux conjurés de Malling les portes de leur patrie.

Dans l'après-midi, le canot automobile amena une femme en deuil, et que nul ne reconnut tout d'abord, car elle avait quitté, pour s'enfermer dans le long voile des orphelines, le nœud large et gracieux des Alsaciennes.

Tout en pleurs, ne comprenant pas, pour ainsi dire, les événements fantastiques dans lesquels elle était plongée depuis cinq jours, intimidée au plus haut point en posant le pied sur un splendide navire, elle, qui ne connaissait pas la mer, la blonde Alsacienne se jeta en arrivant dans les bras de Frank.

Elle n'avait plus au monde d'autre richesse que son amour.

Elle lui raconta longuement la mort tragique de son père, sans remarquer l'émotion de son fiancé pendant ce triste récit.

Comme l'avait prévu le jeune homme en l'abandonnant près du vieux Zell, ligoté sur le talus de la route. Lisbeth avait dû d'abord desserrer le bâillon qui menaçait d'étouffer le garde-voie. Puis, ce dernier ayant recouvré la parole, elle avait été contrainte, sous la menace des pires malédictions, de le débarrasser de ses liens.

Pourtant, elle avait résisté longtemps, craignant toujours de nuire à son fiancé, balancée entre son amour et son devoir filial.

Aussitôt délivré, le renégat avait couru

au village et en était revenu presque aussitôt, ramenant avec lui un poste tiré d'un bataillon qui y cantonnait ce soir-là, et non, comme l'avait cru Paul Vigy, une escouade de gardes des voies de communication qui n'étaient convoquées par l'autorité militaire que pour le jour suivant.

Le vieux Zell était dans un état d'exaspération indicible, s'imaginant qu'à la suite de cet attentat, il allait être révoqué de ses fonctions, surtout si la destruction du pont était telle que le passage des trains de concentration fût suspendu plusieurs jours.

Voulant se rendre compte, il était descendu jusqu'à la pile, malgré les objurgations de sa fille et même des soldats qui l'accompagnaient.

Et la locomotive était arrivée!

Lisbeth l'avait vue poindre, grossir, se ruer en trombe contre la pile ébranlée qu'elle avait jetée bas comme un château de cartes.

Elle avait crié, appelé son père, elle s'était jetée à genoux, invoquant Dieu, toutes les saintes de l'Alsace.

Mais quand il avait été surpris par l'avalanche de fer et de feu, on l'avait emportée pantelante, prostrée, sans lui permettre de revoir le malheureux père qu'elle avait essayé de rappeler à son

devoir de Français et qui était mort en fidèle fonctionnaire allemand.

D'abondantes larmes ponctuaient le récit à bâtons rompus qu'elle faisait de l'effrayante catastrophe. Elle ne devait jamais savoir que son fiancé en avait été l'un des auteurs inconscients.

Freya reçut la jeune fille comme une sœur, l'entoura des plus tendres soins et l'installa elle-même dans la cabine qui lui était destinée.

Enfin, vers le soir, survint le père Wendling.

Pour lui, surtout, la séparation de la terre natale avait été dure.

Il avait hésité longtemps, avait même consulté par dépêche son fils aîné, l'adjudant de Verdun. Il ne s'était décidé que sur l'assurance donnée par celui-ci que tenir la fortune en Amérique après sa libé-

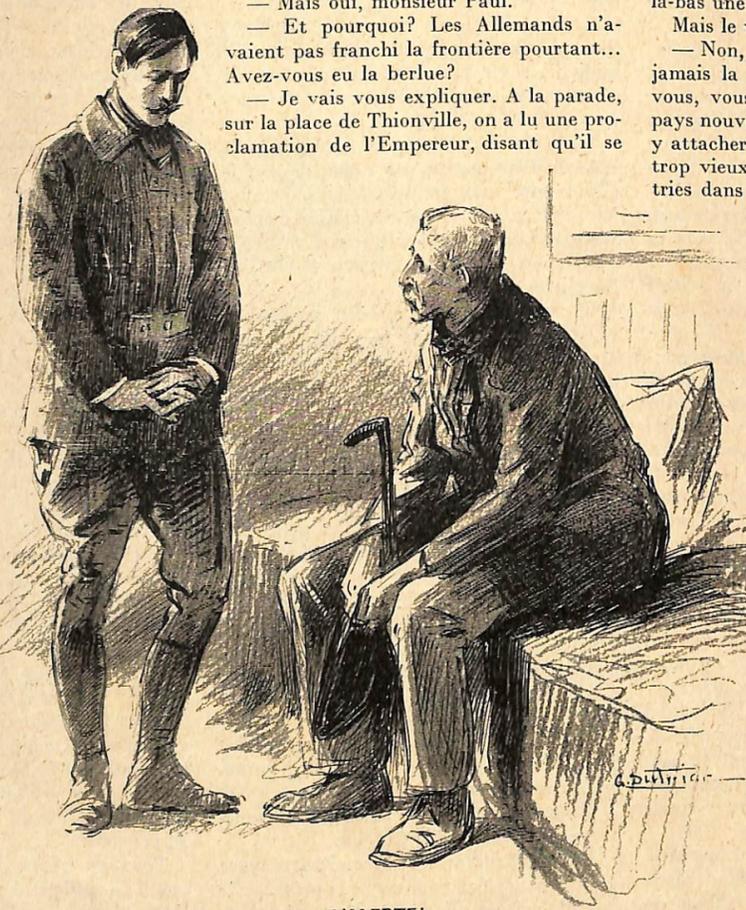
ration était son plus cher désir, et qu'il rejoindrait là-bas son vieux père.

La colonie était ainsi au complet. Après le dîner, Paul Vigy emmena l'Alsacien au fumoir :

— Voyons, père Wendling, expliquez-moi maintenant, comment vous avez pu commettre une aussi colossale erreur. Vous avez bien envoyé la dépêche convenue à Luxembourg, n'est-ce pas?

— Mais oui, monsieur Paul. — Et pourquoi? Les Allemands n'avaient pas franchi la frontière pourtant... Avez-vous eu la berlue?

— Je vais vous expliquer. A la parade, sur la place de Thionville, on a lu une proclamation de l'Empereur, disant qu'il se



L'ALERTE!  
« Voyons, père Wendling, expliquez-moi maintenant comment vous avez pu commettre une aussi colossale erreur. » (P. 400, col. 2.)

mettrait à la tête de ses troupes, et qu'avec l'aide de Dieu, il les conduirait de nouveau à la victoire. C'est un sous-officier de mes amis, un Lorrain, qui me l'a raconté aussitôt après. J'ai su depuis, par les journaux, que cette proclamation était bien exacte, mais qu'elle s'appliquait seulement à la possibilité d'une guerre. Moi, bêta, j'ai cru aux mots en eux-mêmes. Et aussitôt après, voilà que je vois les uhlands qui prennent la route d'Hayange, et voilà l'artillerie qui suit, puis l'infanterie.

Et puis encore le Zeppelin arrive de Metz et s'en va rôder du côté de la forêt de Moyeuve.

Je me dis naturellement : « Ça y est, il n'y a pas de doute. » J'appelle Jean, je lui donne la dépêche toute prête; je lui dis : « Va, file en bicyclette, suis-les, et dès que tu seras sûr qu'ils sont en France, détele

à toute vitesse à Dudelange. » L'enfant est parti, et puis, que voulez-vous? je ne sais plus ce qui est arrivé, il aura été suggestionné par l'idée de cette guerre... qui n'arrive jamais, qu'on attend depuis si longtemps... suggestionné comme moi.

— Et comme moi, mon brave Wendling. Et frappant sur l'épaule du loyal Alsacien :

— Allons, mon vieil ami, nous fonderons là-bas une nouvelle France.

Mais le vieux forestier secoua la tête :

— Non, allez, monsieur Paul, ce ne sera jamais la France; mais vous êtes jeune, vous, vous fonderez une famille dans ce pays nouveau où nous allons, et vous vous y attacherez. Moi, c'est impossible, je suis trop vieux, et puis ça me ferait trois patries dans une seule existence. Je n'en ai qu'une, voyez-vous, c'est l'Alsace!

Et comme une grosse larme coulait sur les joues tannées du vieil Alsacien, le hululement de la sirène du yacht ponctuait son adieu, comme la voix des cloches envoie aux morts le salut suprême.

Le Düppel s'ébranlait vers l'Océan.

### CHAPITRE XIII

EN ARGENTINE

Moins de deux semaines plus tard, un soleil éblouissant, celui qu'avait évoqué la fille de Valborg dans les brumes de l'Escaut, incendiait le ciel et la mer.

Sur des flots orangés, le yacht glissait lentement, entre deux horizons de terres basses. Dans l'éclattement, des mirages semblaient monter, et telle était l'intensité de la lumière en cet estuaire miroitant que le nom dont il avait été baptisé par Sébastien Cabot, venait

tout naturellement sur les lèvres :

La Plata, le fleuve d'argent. Le Düppel avait réduit sa vitesse, car il devait suivre un étroit chenal balisé de bouées numérotées; de temps à autre, il croisait une drague dont les seaux en chaquets, sans cesse, raclent les sables mouvants.

Sur la dunette, à l'abri de la tente tendue sur les palans, tous les passagers étaient réunis. Ils regardaient venir à eux cette terre inconnue sur laquelle ils allaient vivre.

Bientôt une ligne sombre apparut au-dessus de la noire argentée des eaux; des constructions d'abord vagues surgirent, puis se précisèrent dans les formes variées de leurs architectures.

De grandes façades très neuves s'élevèrent, sous un élanement de clochers.



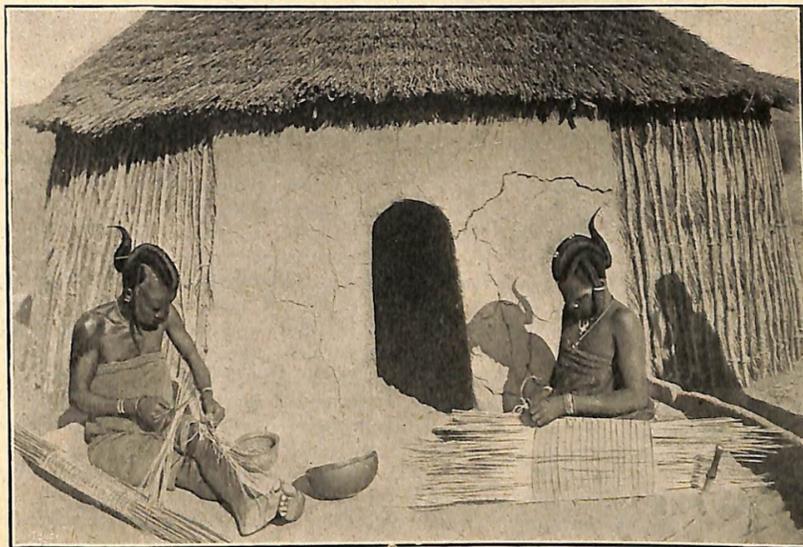
AU PAYS DES TOUBOUS

### Fabricantes de Nattes

Devant leur case, faite d'argile pétrie de branches

étrange est réservée aux seules épouses des chefs toubous.

Sans se lasser, ces pauvres femmes qui partagent le sort réservé à leurs congénères sur tout le sol africain, tissent les fines nattes où sont le lit, la table et la chaise du maître fatigué, et les mille

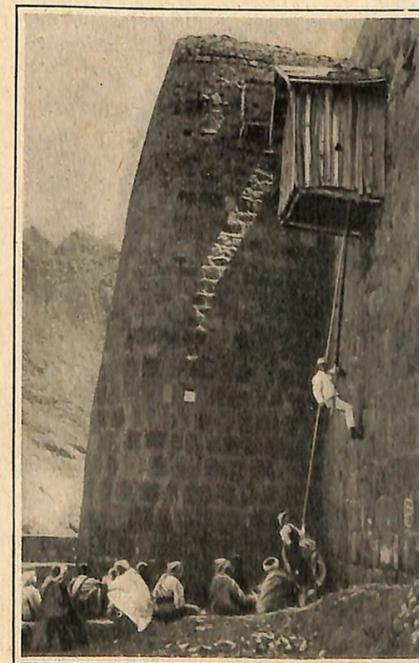


Seules les épouses des chefs toubous ont le droit d'arborer cette coiffure étrange dont l'ombre se profile en casque sur le mur de la case.

d'arbustes, et de tiges de mil, les femmes du chef sont assises. Sous le soleil qui flamboie luit leur chevelure, imprégnée d'huile de palme aux rances effluves, et sur le mur, se découpe la silhouette fière de ce casque de cheveux, dont la parure

brins de mil s'ajoutent et se serrent, reliés dans le sens contraire par d'autres liens faits de fibres plus légères découpées dans les feuilles du palmier.

G. P.



UNE VISITE AU MONASTÈRE DE SAINTE CATHERINE

Une corde passée autour du corps et actionnée par un treuil vous hissait jusqu'à la hauteur de la porte d'entrée.

### Une Visite EN TERRE SAINTE au Monastère de Sainte Catherine

Cette curieuse photographie montre comment on accédait autrefois à l'intérieur du fameux monastère de Sainte-Catherine.

Situé dans une étroite vallée, au pied du mont Sinaï, non loin du « buisson-ardent », sol sacré que le voyageur ne doit fouler que les pieds nus, il a l'apparence d'une forteresse avec sa massive enceinte dont l'empereur Justinien lui-même l'aurait doté en 49. Pour protéger les moines il les a en outre munis d'une garde formée de cent soldats romains et de cent esclaves égyptiens avec leurs familles.

Les descendants de ceux-ci sont maintenant une population grouillante et vivante, qui fournit de chameaux et de vivres les nombreux pèlerins qu'attire le saint lieu. La région était en effet hantée autrefois de bandes de brigands entreprenants que n'arrêtaient ni les forteresses ni le caractère sacré de leurs habitants. Aussi les moines poussèrent-ils la prudence au point de ne pas construire l'entrée de leur monastère de plain-pied. Celle-ci était située à quelques mètres au-dessus du sol, ce qui rendait toute irruption et toute attaque malaisée et laborieuse. Une corde passée autour de la taille et actionnée par un treuil placé au-dessus de la porte d'entrée, voilà comment on pénétrait dans le monastère.

On se trouvait alors devant une porte de fer massive fermant un passage bas et étroit et à quelques pas on rencontrait une porte semblable. On redescendait ensuite à l'intérieur du monastère de la même manière qu'on s'y était élevé.

H. M.

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.

(Commandant DRAST.)

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

# Les Dix Yeux d'Or

par PAUL D'IVOI

11<sup>e</sup> partie. — Les Lotus Verts.

## Chapitre XI

JE REPRÉSENTE MON NOUVEAU PERSONNAGE AVEC DISTINCTION

QUE de fois, au *Times*, dans le monde, partout, ai-je entendu épiloguer sur l'état d'âme des comédiens !

Toutes les personnes sont d'accord pour critiquer leur vanité, leur désir de paraître, l'affectation de leur allure, de leur ton, qui donnent l'impression fantaisiste qu'à la ville, ils sont en scène, tout autant qu'au théâtre.

Je viens de reconnaître que cette critique est absurde, comme la plupart des appréciations humaines, parce qu'elle prend son point de départ dans l'ignorance totale de la perturbation psychologique qu'entraîne chez l'individu la nécessité de renoncer temporairement à sa personnalité propre, pour entrer dans l'esprit d'un personnage fictif.

Représentant X. 323, sans bien savoir pourquoi, j'ai joué mon rôle avec un *cabotinage* qui m'a conquis d'emblée la confiance de M. le consul.

La confiance d'un fonctionnaire, réputé cependant pour sa clairvoyance. Il n'a pas hésité à mettre le consulat à notre entière disposition. Nous y ferons tout ce qu'il nous plaira, sans être astreints à en référer au maître du logis.

Le véritable consul de Russie, à présent, c'est moi, ce qui chatouille délicieusement les fibres de mon orgueil national anglais.

Voici ce qui s'est passé, ce qui m'interdit à jamais de plaisanter les comédiens.

Introduits en présence du fonctionnaire, Tanagra et moi, le trouvons occupé à dicter un rapport à miss Aldine, tandis que deux k'vas du consulat s'actionnent, avec un froissement continu de papiers, au classement d'une pile de dossiers.

J'explique le but de notre visite, l'agression dont ma sœur a été victime, ode au diachylum, preuve visible du danger couru, considérations émues sur le bonheur qui a fait dévier le coup et empêché que la carotide soit atteinte.

Je crois bien que j'éprouvais à ce moment une émotion rétrospective réelle.

Je continue en sollicitant l'hospitalité du consulat, demeure bien gardée, contenant des serviteurs dévoués, assurant enfin le maximum de protection.

Le consul, fort aimablement, — comment ne serait-il pas aimable avec celui qu'il prend pour l'illustre X. 323? le mot illustre est de lui, — le consul, dis-je, accède à ma

requête. Il enjoint aux k'vas de suspendre leur classement et de faire préparer deux chambres situées de l'autre côté de l'entrée qui précède le cabinet de travail.

Ces chambres, explique le Russe, sont celles qu'il occupe avec sa famille lorsque, retenu par une réception, il ne peut regagner en pleine nuit sa campagne de Choubra.

Du coin de l'œil, je lui désigne avec insistance miss Aldine, qui, assise devant sa machine, les mains posées sur le clavier, semble attendre que recommence la dictée.

Mon interlocuteur comprend enfin et, s'adressant à la jeune fille :

« Vous êtes libre, mademoiselle; nous en resterons là pour aujourd'hui. »

La dactylographe s'incline, se lève, range ses papiers et, glissant sans bruit sur le tapis, gagne la porte s'ouvrant sur son appartement privé.

Tanagra et moi sommes enfin en tête à tête avec le fonctionnaire. Aussitôt j'attaque la seconde scène concertée avec celle que j'aime.

« Mes craintes, Excellence, étaient un prétexte destiné à l'entendement de vos subordonnés. La vérité vraie, la voici. Je dresse un affût où tombera certainement l'ennemi que nous tenons à abattre. »

— Vous croyez? interroge mon interlocuteur.

— Je suis certain, réponds-je avec un aplomb qui me réjouit moi-même. Deux aimants l'attireront infailliblement ici. Le désir de nous atteindre, de supprimer des adversaires qui barrent sa route criminelle et celui de s'emparer du brassard aux dix opales. »

Je comptais sur un effet, mais celui que j'obtiens dépasse assurément mes prévisions. J'en suis heureux autant que d'une salve d'applaudissements.

Le consul sursaute. Il bégaie :

« Le brassard? Pourquoi voulez-vous qu'il soit ici? »

Son émoi pique ma verve. Aussi je laisse tomber cette phrase :

« Parce que le raisonnement m'indique qu'il ne saurait être ailleurs. »

— Le raisonnement vous indique cela? reedit le fonctionnaire totalement éberlué.

— Et comme notre adversaire est très fort, il a fait évidemment le même raisonnement.

— Alors vous pensez qu'il connaît la cachette nouvelle... »

Le pauvre homme se mord la langue. Il s'aperçoit trop tard que, dans son trouble, il vient de lâcher l'aveu.

Et son émotion est bien naturelle. Il ignore à n'en pas douter l'existence de la chambre secrète, des *judas* qui permettent de suivre ses moindres mouvements, de ne pas perdre une de ses paroles. Je connais le jeu de mon adversaire et lui, il ignore tout du mien.

Le gain de la partie est assuré, cela surexcite mon entrain, je glisse à toute vitesse sur la pente du *cabotinage*. Je vais jouer X. 323 de façon telle que sa réputation n'aura pas à en souffrir.

Il est vrai que cette réputation me sert, car elle hypnotise mon interlocuteur et le prédispose à admettre les choses les plus invraisemblables.

Il y a sur le visage de Tanagra un nuage d'inquiétude qui m'excite encore. Elle craint que je ne m'aventure trop. Elle va être rassurée.

Je continue avec une apparente modestie :

« Excellence, vous dépassez la portée de mes paroles. Franz Strezzi est convaincu comme moi, j'en jurerais, que le brassard se trouve au consulat, mais, comme moi également, il ignore en quel endroit précis. »

Le Russe pousse un soupir de soulagement. Je lui ai fait peur inutilement. Savoir où il a caché le joyau révolutionnaire serait presque de la sorcellerie. Je devine ces pensées à l'expression de ses traits, aux crispations de ses joues charnues, qui entraînent ses favoris dans de petits mouvements oscillatoires.

Et je ne doute plus, quand il prononce d'un ton malicieux :

« C'est déjà fort joli d'avoir deviné dans quelle maison gîte le brassard fameux, et si vous pouviez m'indiquer à la faveur de quel raisonnement... »

Je regarde Tanagra. Elle est inquiète de la tournure de l'entretien. Son inquiétude redouble en m'entendant répliquer d'un air dégagé :

« Si cela vous intéresse. La logique expliquée est chose tellement simple, que vous vous étonnerez seulement d'avoir fait la question. »

Le sourire disparaît des lèvres du Russe. Il me fixe avec de gros yeux effarés.

« Enfin, dites toujours. »

— A vos ordres, Excellence. Le brassard était en sûreté dans le tombeau du khalife Adj-Remeh. Les vicissitudes de la lutte engagée contre Franz Strezzi, qu'il fallait démasquer, vous obligent à assurer précipitamment un autre abri au redoutable bijou.

— Oni, précipitamment est le mot.

— Et aussi la pierre angulaire du raisonnement. Si vous aviez eu trois mois devant vous, la thèse serait toute autre. Mais vous ne disposiez que de quelques heures et, dès lors, vous aviez le choix entre deux maisons seulement.

— Deux, pourquoi deux?

— Parce que c'est le nombre de celles où il vous est loisible d'assurer une surveillance constante.

— C'est-à-dire?

— Votre campagne de Choubra et Phôtel du consulat. »

Le digne homme me considéra avec ébahissement. En vérité, la déduction lui apparaissait irréfutable. Je constatai d'ailleurs un soupçon de sourire sur les lèvres de miss Tanagra. Elle se rassurait, ce qui redoubla mon ardeur.

« Pourquoi ai-je choisi le consulat de préférence? » murmura mon interlocuteur. J'affectai de rire.

« Trop facile, vraiment. A Choubra vous avez votre femme, vos trois enfants. Les

exposer aux dangers d'une attaque à main armée ne pouvait entrer dans votre esprit.

D'autre part, une maison de campagne isolée au milieu d'un spacieux jardin est bien plus facile à dévaliser qu'une habitation sise au Caire et sur laquelle la police est invitée à veiller. Donc, vous avez caché le brassard dans cet immeuble. »

Un instant, le personnage garda le silence. Il était littéralement suffoqué. Comme je le lui avais prédit, il s'étonnait de n'avoir pas trouvé tout seul une explication aussi simple. Pourtant il domina sa surprise et reprit d'un air agressif :

« Soit. Je pense comme vous. Mais la maison est grande. Elle est surveillée par la police, elle contient des serviteurs fidèles. Pour se livrer à des recherches, il faudrait du temps, beaucoup de temps et... »

— Oh! par déduction toujours, on peut abrégé beaucoup. »

La réponse jaillit de mes lèvres. Je voulais à présent pour X. 323 un succès étourdissant.

Miss Tanagra souriait. Elle avait compris ma manœuvre, et sans doute elle lui semblait avantageuse pour nos intérêts, car ses doux yeux vert de mer me lancèrent une éloquente approbation.

Oh! ce regard! Il faillit me faire perdre le fil de mes idées. Celle que j'aimais était contente de moi!

Mais je tendis mes nerfs et comme le consul meuglait, tout à fait hors de lui :

« Quoi? Comment? Vous parlez d'abrégé? »

Je repartis tranquillement :

« Sans doute. Le raisonnement n'a été alloué à quelques hommes que pour leur permettre d'éviter les démarches inutiles auxquelles se livre le plus grand nombre. »

— Qu'appellez-vous démarches inutiles?

— Bouleverser tout l'hôtel, ainsi que vous semble le croire nécessaire.

— Je semble!... mais je crois, monsieur, je crois. Comment trouver la cachette si l'on ne visite pas toute la maison? Elle peut se trouver à la cave, dans les combles, dans une pièce quelconque... »

— Non, Excellence. Vous n'avez pas caché les opales dans une pièce quelconque, pas plus qu'à la cave ou au grenier.

— Et pourquoi, je vous prie?

— Parce qu'il vous fallait un endroit présentant le maximum de sécurité et le maximum de facilité de surveillance. »

Du coup, le fonctionnaire pâlit. Comme il est facile d'amener un homme à changer de couleur en présentant les faits avec un peu d'adresse!

« Eh bien, voyons. Je sais que l'on vous considère comme un agent exceptionnel, je vous regarderai comme plus exceptionnel encore si vous me désignez l'endroit qui vous paraît remplir dans cette maison les conditions que vous venez d'énoncer. »

L'hésitation de sa voix disait l'anxiété du fonctionnaire.

« Oh! m'écriai-je gaiement. On n'est pas exceptionnel parce que l'on résout une question enfantine. »

— Enfantine! Vous estimez ma ques-

tion enfantine? bégaya mon interlocuteur médusé.

— Complètement, Excellence. Le brassard est, et ne peut être que dans la salle où j'ai le grand honneur de converser avec vous. »

Du coup, le visage du Russe passa du blanc au vert.

Cette fois il s'avoua vaincu et, d'une voix qui chevrotait un peu, il murmura :

« Il ne vous reste plus qu'à me désigner la cachette et, par Saint Pierre et Saint Paul, je croirai que vous êtes le diable en personne. »

Je ne manifestai le plaisir du triomphe par aucun mouvement.

Bien plus, je pris une attitude pensive. J'avais l'air de chercher.

« Ceci est plus difficile. Mais quelques minutes de réflexion... »

— Quoi? Vous prétendez qu'en réfléchissant quelques minutes, vous saurez... »

— Je l'espère du moins. »

Et, affectant d'examiner mon interlocuteur avec attention :

« Vous êtes certainement un admirateur de l'illustre écrivain américain Edgar Poë? »

Durant ma claustration des jours précédents, le judas m'avait révélé la passion du consul pour les œuvres de l'Américain. Ceci explique ma phrase, mais pour mon interlocuteur, auquel naturellement je ne donnai aucune explication, l'affirmation apparut tenir du prodige. Il meugla :

« Qu'est-ce qui vous indique cela? »

— Les protubérances de votre crâne, Excellence; une expression générale de la physionomie que j'ai reconnue chez tous les lecteurs d'Edgar Poë. »

La réponse était absurde, mais le Russe ne se trouvait plus en état de discuter.

« Prodigieux! balbutia-t-il. Prodigieux! Déconcertant!

— Dès lors, ayant un objet à dissimuler, vous avez songé à la nouvelle du *Document Caché*. »

— Vrai, toujours vrai, fit-il d'une voix sifflante. Je répète : déconcertant!

— Et l'aventure qui a inspiré ce conte vous est revenue en mémoire. Vous avez médité la formule lapidaire : *Pour dérober aux yeux un objet de valeur, il faut le placer en un endroit affecté aux objets sans valeur parce que la pensée normale ne pouvant se plier à voir là une cachette possible pour l'objet dissimulé, les yeux, qui regardent seulement quand la volonté le leur ordonne, ne verront pas.* »

Le consul soufflait comme un homme qui soutient une lutte.

« Et vous concluez? reprit-il, haletant. »

— J'élimine d'abord les tiroirs de votre bureau, les cartonniers à fermeture pliante. La pensée normale les désigne comme cachettes possibles; donc, vous ne les avez pas choisis. Vous avez justement reconnu que des voleurs travailleraient d'abord à forcer les serrures.

— C'est invraisemblable. On dirait que vous avez entendu mes réflexions intimes.

— Dès lors, repris-je sans relever l'ap-

préciation flatteuse, je ne vois que trois cachettes admissibles dans cet ordre d'idées.

— Trois? reedit-il avec la vague espérance que j'allais me trouver en défaut.

— Oui. Trois. La première est tout bonnement la cheminée de chêne ouvré que j'aperçois là. Je l'écarte parce que je vois que le brassard ne s'y trouve pas.

« La seconde, la meilleure à mon avis, eût été votre bureau lui-même. Les opales jetées négligemment parmi ces papiers en désordre, qui occupent la droite, n'eussent attiré l'attention de personne. Seulement, vous n'avez pas osé. »

Les yeux du fonctionnaire me dévorèrent littéralement. Il était à point pour mon effet final.

« Donc, repris-je, il ne me reste plus qu'une cachette admissible, et je parierais que c'est la bonne. J'entends par bonne, celle que vous avez fatalement choisie. »

— Désignez-la! Désignez-la! » grommela-t-il d'une voix enrouée.

Je m'inclinai avec un respect outré. Le moyen de ne pas exagérer quand on se livre à une fantaisie aussi paradoxale. Et j'allongeai la main vers le classe-papiers arabe suspendu à la muraille.

« J'ai la presque-certitude que vous n'avez pu choisir une autre cachette. »

(A suivre.) — PAUL D'IVOI.

## CHEZ LES AZTÈQUES

### Les Contrastes

#### qu'offre le Mexique

—

L'ANCIEN empire de Montézuma, que la récente insurrection mexicaine a mis à l'ordre du jour, est encore peuplé de souvenirs français si vivaces, et notre influence morale y restée si puissante malgré les empiètements de l'anglo-saxonisme, que ce pittoresque pays ne lasse pas l'attention du lecteur de langue française.

Est-il au monde une région qui soit plus digne que le Mexique d'attirer sur son territoire ces légions de riches oisifs qui demandent à tous les climats une diversion à leur spleen endémique?

Jadis, le spectre de la *fièvre amarilla*, cette terrible fièvre jaune qui terrasse en quelques heures l'homme le plus robuste, le plus sain, pouvait et devait faire reculer tous ceux que leurs affaires n'appelaient pas dans un pays dont le *comito negro* avait fait son domaine.

Mais cette néfaste époque est déjà lointaine. Ne parlons pas de Mexico, qui fut toujours considérée comme une des villes les plus salubres des terres tropicales.

Mais Vera-Cruz, où la fièvre jaune enleva tant de nos soldats pendant la fatale expédition qui devait nous aliéner pour longtemps les sympathies de la nation mexicaine, Vera-Cruz, qui passait pour être la ville la plus malsaine du nouveau monde, possède depuis quelque temps un réseau d'égouts que pourrait lui envier plus d'une ville d'Europe.

Et son état sanitaire s'est à ce point amélioré que les cas de fièvre pernicieuse y sont devenus extrêmement rares. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que le grand port mexicain est en passe de se transformer en un rendez-vous de riches

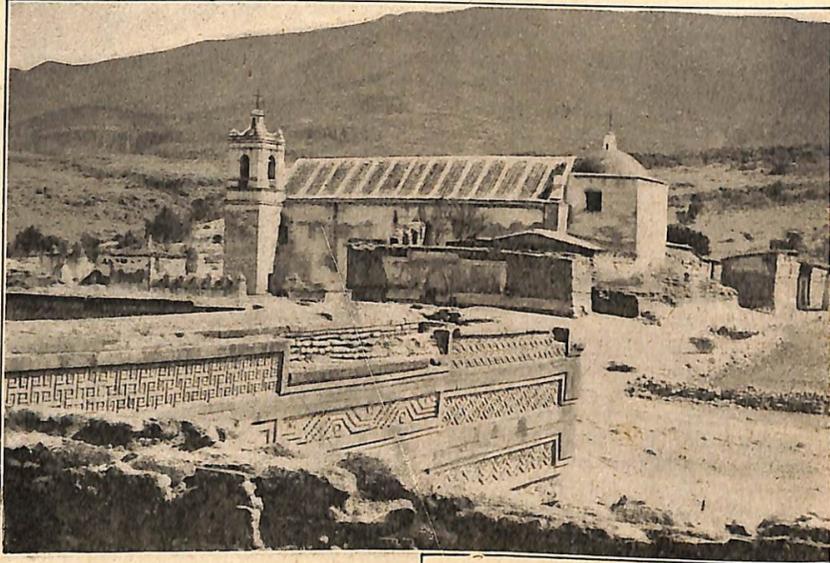
villégiaturistes. Mais son service de voirie a fait depuis plusieurs années des progrès considérables.

Une aussi heureuse transformation ne s'est pas effectuée sans mécontenter un certain corps de « fonctionnaires » dont l'apparence intriguait les voyageurs nouvellement débarqués.

J'entends parler de ces petits vautours qu'on avait surnommés les « cantonniers de Vera-Cruz », vautours de la taille d'un dindon qui jouirent longtemps du privilège que partagent ailleurs chiffonniers et « boueux ».

Concessionnaires attirés du service de voirie, on les voyait s'abattre de grand matin sur les tas d'ordures amoncelés dans les rues des quartiers populeux. L'espace de quelques heures, et le triage était terminé : les moindres fragments de matières comestibles — comestibles pour des estomacs de vautours ! — avaient disparu dans le tube digestif de ces zélés serviteurs.

Je me souviens même d'une farce que les vieux résidents aimaient à faire aux nouveaux



Par un contraste étrange, dans les environs de la capitale mexicaine on peut encore admirer les imposantes ruines laissées par les Aztèques.

ails ont disparu depuis longtemps. Mexico est bien l'une des plus belles villes du nouveau monde. Et elle en est aussi l'une des plus modernes.

Sa belle place du Zocalo, avec sa magnifique cathédrale et son splendide palais qui servit de demeure aux vice-rois, a un aspect qui réjouirait le cœur d'un moderniste. D'innombrables trolleys, venus de tous les points de la capitale, et même de sa banlieue, y font régner une activité où éclate la vitalité de la nation.

Mais, prenez une de ces voies de pénétration, et vous n'aurez pas à aller loin pour admirer, — étrange contraste — une des importantes ruines laissées par les Aztèques.

CHRISTIAN BOREL.



Mexico avec sa magnifique place de Zocalo où se dressent la cathédrale et le palais des vice-rois, est l'une des plus belles villes du Nouveau-Monde.

venus. Ils leur persuadaient sans peine que ces petits carnassiers étaient des dindons indigènes, à la chair exquise. Et, poussant la « blague » à ses extrêmes limites, ils les chargeaient d'aller marchander un de ces répugnants oiseaux dans la première boutique venue.

Il va de soi que le commerçant à qui le naïf soumettait pareille demande le recevait avec les éclats de rire que vous devinez, quand il ne se fâchait pas tout rouge en croyant avoir affaire à un mauvais plaisant !

J'ajouterai que les vautours sont en quelque sorte les pupilles du gouvernement. Des lois spéciales les protègent contre toute agression.

Dans les limites de l'Etat de Vera-Cruz, il vous en coûterait une somme de trente à quarante francs si vous étiez pincé dans l'acte d'allonger un coup de canne au milieu de la bande de vautours qui vous barrait le chemin.

Si le malheur voulait que votre geste mit un terme à la destinée de l'un de ces oiseaux, la prison viendrait s'ajouter à l'amende.

Vous ne seriez pas pas exposés aux mêmes surprises dans la capitale, d'où les cantonniers



LES CONTRASTES QU'OFFRE LE MEXIQUE

Concessionnaires attirés du service de voirie, les petits carnassiers s'abattent de grand matin sur les ordures amoncelées dans les rues de Vera-Cruz.



UN REPAS DE NOCES A CHATEAULIN

Alors que l'herbe est verte et toute constellée de pâquerettes, on creuse dans le sol une tranchée peu profonde sur les bords de laquelle des planches forment des sièges pour les invités ; les plats et les assiettes sont placés à terre également sur des planches.

Au Pays de la Fleur d'Ajonc

## Un Repas de Noces

A CHATEAULIN

LA tradition veut, dans certaines contrées de la Bretagne, que les mariages aient lieu seulement deux fois par an. Il s'en célèbre donc plusieurs en même temps et comme tout le monde se connaît, les différents cortèges se réunissent. De la sorte, chacun est invité à la fois à toutes les noces.

Mais d'une façon générale, et sauf sur les côtes où les exigences de la navigation influent forcément sur la date des unions, les Bretons ne se marient pas l'hiver. C'est que, quand les nouveaux époux sont riches, ils invitent plusieurs centaines d'amis à prendre part aux ripailles. Il faudrait des maisons immenses pour contenir toute cette foule et dresser les tables. On attend donc le printemps, car c'est en plein air que se fera le repas de noces, dans une prairie voisine.

L'orgueil joue un grand rôle dans ces noces de simples fermiers où se donnent des repas de Gamache qui atteignent jusqu'à mille couverts! Tous les invités ne sont pas naturellement des amis intimes des mariés. On s'en rapporte aux garçons et demoiselles d'honneur qui sillonnent la campagne plusieurs jours à l'avance pour prier les gens du pays de venir au mariage d'Annaïk et de Barnabask, ou de Yann et d'Yvonne.

Une vieille coutume qui tend à disparaître voulait dans certains bourgs, comme à Pleudihen en Ille-et-Vilaine, que l'on invitât, en plus des amis, tous les gens dont la demeure n'était pas séparée par un ruisseau de la maison de la mariée.

Certes, il y a bien des mariages pauvres en Bretagne, mais chez les fermiers riches, la cérémonie est toujours accompagnée de ripailles extraordinaires.

Notre gravure montre un repas en plein air à Chateaulin, dans le Finistère.

Quelquefois, et c'est ici le cas, on creuse dans le sol une tranchée peu profonde sur les bords de laquelle des planches forment des sièges pour les invités. Mais le plus souvent des échelles couchées sur la côte et amarrées à l'aide de cordes et de pieux servent de bancs. Les plats et les assiettes sont placés à terre sur des planches. Les mariés ont seuls droit à une petite table de bois. C'est la table des *ann daon breed nevez*, expression qui ne doit servir à désigner les nouveaux époux que ce jour-là.

Pour alimenter ces innombrables convives, il faut des quantités incroyables de victuailles. On rôtit un bœuf et plusieurs porcs entiers en plein air. On fait à l'avance des chaînes de saucisses. Des charrettes dételées, les brancards appuyés sur les talus supportent des tonneaux de cidre. On les recouvre de fougères pour les tenir au frais et, « bolée » par « bolée », on vide tout en quelques heures. Rien que pour fournir du pain à tout le monde, pendant le repas, il faut un boulanger constamment en route

dans sa voiture. Et dans un coin de la prairie le spectacle de la cuisine n'est pas le moins curieux. Il se fait là une consommation incroyable de beurre, quand on fricasse à la poêle des galettes de blé noir avec des œufs. Le ragoût, la morue frite sont des plats de prédilection.

Quand les invités sont rassasiés, vient le repas des pauvres et puis l'on danse la *goiliad* (la danse des jours de fête) au son du biniou.

Et le soir, en rentrant chez soi, très tard, on chante très haut, afin d'effrayer les poulains noirs ou les chats qui pourraient bien rôder par là et vous porter malheur.

TIERRICK D'YS.

L'Océan Indien et ses richesses

### Les Pêcheurs de Pierres aux Iles Maldives

Les indigènes des îles Maldives construisent généralement leurs habitations en bois de coco, les feuilles du même arbre leur servant pour la toiture.

Les riches se font édifier des maisons de pierre, mais ils n'empruntent pas leurs matériaux aux roches madréporiques dont est constitué le sol de leur pays. C'est dans la mer qu'ils vont les chercher.

Ces pierres longues et grosses existent en grande quantité autour des nombreuses îles qui forment l'archipel des Maldives. Elles sont polies, très blanches, assez difficiles à tailler, mais, à la longue, elles perdent de leur dureté et de leur blancheur au point de devenir complètement noires par l'effet de la pluie ou de n'importe quelle eau douce.

La manière employée par les indigènes pour pêcher ces pierres dans la mer, souvent en eau profonde, est tout à fait remarquable.

Ils utilisent pour cela le bois extrêmement léger d'un arbre qu'ils nomment *candou*. C'est le bombax ou sterculier. Très blanc et extrêmement mou, il ne donne pas de fruit et s'emploie généralement en planches minces comme nous faisons du sapin. Il est peut-être encore plus léger que le liège et c'est de cette propriété que les Maldiviens tirent parti.

Ayant choisi sous l'eau la pierre qu'ils veulent avoir, ils y attachent solidement un câble solide, ce qui leur est facile, car ils nagent et plongent à merveille. Les femmes elles-mêmes peuvent rester longtemps sous l'eau. Ayant percé plusieurs gros morceaux de bois de *candou*, ils les enfilent sur le câble en les serrant le plus près possible de la pierre, jusqu'à ce que, par l'effet de leur flottabilité, ces morceaux de bois arrachent la pierre du fond.

Ils transportent ainsi des poids de cent mille livres et ont souvent rendu de grands services à des Européens qui avaient fait naufrage sur leurs côtes, arrachant par ce moyen toutes sortes d'épaves du fond de la mer.

Autrefois, le port de Malé était encombré de grosses roches. Les indigènes ont rejeté toutes ces roches au large aussi bien que l'auraient fait des ingénieurs modernes.

Le bois du *candou* leur sert également à construire des radeaux qu'ils appellent *candoupatis* pour naviguer entre les atolls de l'archipel. Mais, en s'imbibant, le *candou* perd de sa flottabilité et il faut le sécher au soleil.

Quand il est bien sec, on obtient facilement du feu en frottant deux morceaux l'un contre l'autre.

CYRILLE VALDI.

LES GRANDES AVENTURES

## Bras-de-Fer

par Louis BOUSSENARD

TROISIÈME PARTIE  
La Mission de Moustique.

00000

CHAPITRE III (Suite.)

Moustique est un coureur de premier ordre : naguère avec les gamins de l'Assistance publique, il était toujours « le preux » au jeu de barres...

Il dévale sur une pente déclive... il ne sait pas où il va, ne cherche pas à le savoir, n'importe où, ailleurs! Il se sent vivre, cela lui suffit...

Il voit devant lui une longue allée qui, sous la lueur de la lune, a des allures de parc, il l'enfile à toutes jambes.

Imprudence! car sa silhouette se détache clairement sur le fond plus sombre...

Un coup de feu. Moustique chancelle. Une balle l'a atteint à l'épaule...

Et voici qu'il entend derrière lui les pas lourds des deux forçats qui le poursuivent. Blessé! Tant pis! Il faut qu'il leur échappe à tout prix...

Il s'est jeté dans le côté d'ombre et court encore, plus vite, plus vite...

Mais sa blessure lui cause une gêne; il ralentit malgré lui son allure.

Des balles sifflent autour de lui et ce bruit lui rend toute son énergie; il rassemble toutes ses forces. Il franchit l'espace par des bonds énormes... Évidemment, il regagne du terrain... On tire sur lui presque sans arrêt, mais les balles se perdent dans les arbres, dont l'écorce saute et parfois l'égratigne.

Or, l'allée de bananiers va droit au Maroni... au dégrad, par lequel il est arrivé tout à l'heure, mais qu'il ne connaît pas, puisqu'il était dans l'impossibilité de voir la route suivie...

Soudain, il entend le bruit du flot qui court, rapide et tournoyant...

Il arrive sur le pilotis de débarquement, il tourne la tête et aperçoit les deux forçats qui ne sont peut-être pas à trente mètres de lui...

Bon! Il se précipitera dans le fleuve! Mieux vaut être noyé que torturé par le Roi du Bagne...

Mais la pirogue qui l'a amené est encore attachée au piquet...

Les forçats ne tirent plus; ils croient qu'ils n'ont plus qu'à étendre la main pour le saisir... il saute dans la pirogue, coupe l'amarré, se jette au fond...

Le courant, dont la rapidité est formidable, saisit l'embarcation, l'emporte, l'entraîne...

Les bandits déchargent au jugé leurs dernières balles...

La pirogue est loin...

Moustique, blotti au fond, ne la dirige pas... Elle est le jouet de la force colossale du courant qui, plus rapide qu'une balle de fusil, roule vers le saut prochain.

Mais que peut le pauvre garçon?... Il s'est dressé sur les genoux et regarde l'effrayant défilé de la rive qui fuit avec une rapidité vertigineuse.

Il est bien perdu : ni rame, ni pagaie... et déjà il frôle des roches noires qui semblent arracher les flancs de la pirogue.

« Ah! Friquet! Friquet! clame-t-il, je crois que, comme moi, cette fois-ci, tu serais bien fichu... »

Un choc, comme si l'embarcation venait de se heurter à un obstacle.

« Eh bien! de quoi! Voilà qu'on valse maintenant! »

En effet, la pirogue tourne, tourne sur elle-même. Elle vient d'être prise dans un de ces tourbillons qui, animés d'une incroyable force giratoire, forment à la surface du fleuve comme un maelstrom effroyable.

Secouée, cahotée, trépidante, la barque semble en proie à un accès d'épilepsie.

« Mince de danse! crie Moustique. En avant deux! Balancez vos dames! Grand galop! »

Comme dans une convulsion suprême, la pirogue se précipite sur une masse noire et sombre qui sort du flot... et le heurt est si violent que Moustique est lancé en avant, par-dessus bord!...

Et tombe sur une masse dure, dont les aspérités lui labourent les reins; et il reste là, étendu sur le dos, les bras en croix, évanoui...

Non, étourdi seulement. Il a la notion de la vie, il respire largement, à pleins poumons...

Mais la lassitude est telle qu'il n'ouvre pas les yeux et qu'il s'endort d'un sommeil de plomb. Quand il s'éveille, une lumière éblouissante l'enveloppe...

C'est le grand jour : par un bonheur inouï, il est tombé au pied d'un manguier dont le feuillage a préservé sa tête du contact mortel du soleil.

Où est-il?... La réponse est facile... au-dessus de lui des frondaisons épaisses, autour de lui, des troncs d'arbres, que relie des lianes, le silence que troublent seulement les murmures des insectes, le cri des oiseaux...

C'est la forêt, profonde, énorme...

Moustique s'est levé de sa couche improvisée et peu confortable qui pourtant lui a paru plus douce qu'un lit de plumes. Il se tâte, s'ébroue... décidément tout va bien, sauf que ses vêtements ont subi quelques avaries... plus de casquette, le pantalon fendu en place malséante... et quelque chose au-dessus de l'œil droit qui paraît un peu gros...

« Le coup de poing de ce gredin! gronde notre ami. Encore à inscrire à son débit... on règlera ce compte-là. »

— Voyons, murmure-t-il entre ses dents, imitant encore en cela son imitabile modèle, Friquet, qui toujours monologuait, posons la situation...

« Mon horizon est borné à gauche, par le fleuve, ses tourbillons et ses roches, la pirogue doit être fracassée en mille miettes et ses morceaux sont loin s'ils courent toujours... donc par là, rien à faire, penser à remonter le courant à la nage serait d'une loufoquerie insigne et témoignerait d'un excessif désir de faire plaisir aux crocodiles... »

« A droite, un bois qui ne rappelle en rien les jardins de Versailles... des tas d'arbres de toutes formes et de toutes grosseurs avec des mille et des mille branches entrelacées... de routes, des sentiers, pas l'ombre... »

« Entre les deux, une berge rocheuse à pic qui me ferme le passage... et sur la crête de laquelle une chèvre ne hasarderait pas une patte... »

« Donc, je ne puis aller ni par ici, ni par là, ni par ailleurs... »

« De plus, je n'ai rien mangé depuis je ne sais combien d'heures, mon dernier repas m'ayant été entonné par mes gredins qui écartaient mon bâillon pour me gaver comme un dindon... »

« Pas un fifrelin de provisions... je dois m'avouer à moi-même que je suis dans une fichue passe... et pourtant je suis content... parce que j'ai évité à Bras-de-Fer une aventure désagréable... je pourrais dire que ça doit me suffire et que je n'ai plus qu'à me laisser périr... mais je ne partage pas mon avis qui, j'en suis sûr, ne serait pas celui de Friquet... »

« Je suis vivant, je demande à continuer... comme le nègre... donc, je dois faire le nécessaire... c'est-à-dire... »

Moustique s'arrête, un peu penaud. C'est beau, les phrases. Mais outre que ça ne nourrit pas, il aurait bien pu palabrer jusqu'à la nuit sans améliorer son sort...

Allons! Allons! pas de paroles, des actes.

Etant donné que sur les quatre issues qui s'ouvrent à lui, deux sont bouchées par le fleuve, une par les roches, une seule reste... la forêt...

Brrr! Moustique ne peut réprimer un petit frisson! Certes pour aller à Nameless, il en a déjà traversé, d'aussi vierges que celle-là...

Mais il n'était pas seul, on était guidé par des chercheurs d'or, on avait des outils, des armes, on allumait la nuit des grands feux qui écartaient les bêtes fauves... on avait des provisions et on faisait de bonnes ripailles qui vous remettaient du cœur au ventre...

Tandis que... Hum! des outils, des ripailles, du feu! tout ça lui est interdit comme le *pater* aux ânes.

« Quand tu te répéteras ça à plus soif, reprend Moustique, ça te fera-t-il une belle jambe!... puisqu'il le faut, risquons le paquet... »

Bravement, notre gamin va droit à la forêt, majestueuse et immobile.

Pas un souffle de vent, une chaleur écrasante...

Moustique a arraché de larges feuilles de bananier et s'en est confectionné une espèce de calotte plate...

« Je dois être joli tout plein là-dessous!... En avant, marche! »

Le voilà qui se glisse à travers les arbres serrés, le sol est doux sous les pieds. Moustique qui, dans la bagarre, a conservé le couteau du Dab tranche les lianes qui lui barrent le passage...

Il a résolu de remonter le cours du Maroni... D'abord il se doute qu'il rencontrera, à l'embouchure de quelque crique, un village de Bonis, de Youcas... de ces postes de trafiquants noirs qui rançonnent ceux qui descendent du haut Maroni...

On ne le rançonnera pas, lui, c'est toujours ça de gagné... et puis on verra...

Ma foi, il ne s'agit que d'être dans la poêle pour s'apercevoir qu'elle n'est pas si chaude qu'on le croyait... la marche est beaucoup plus facile que Moustique ne le supposait... il a même remonté une espèce de sentier, presque pas obstrué, et il marche d'un pas allègre, souvent assez rapide...

Il trouve des fruits, des baies, des bananes... il goûte d'abord avec précaution puis, — qui ne risque rien n'a rien — il y en a de sucrées, d'acidulées comme des bons anglais, ça s'avale tout de même.

Et pendant de longues heures, il va, il va toujours de l'avant, l'oreille tendue, les yeux ouverts... pas de serpents, pas de fauves, tout va bien... un agami — ce lapin sauvage des Guyanes — est venu sauter dans ses jambes, il l'a saisi par les oreilles, pauvre bête!... Moustique n'aime pas faire du mal aux bêtes... mais qu'est-ce que vous voulez, il fait faim...

En grattant le fond de ses poches, il a trouvé un vieux reste de tabac et une demi-douzaine d'allumettes...

Très attentif, pour ne pas gaspiller ses richesses, il est parvenu à n'user qu'une allumette pour enflammer des brindilles sèches... le feu pétille, à la pointe de son couteau il fait rôti tant bien que mal l'agami sauveur... et quand la viande est à peu près dégustable, il mange... Il s'en fourre jusque-là... enferme ce qui reste, c'est-à-dire un tiers de la bête dans des feuilles d'arbre qu'il serre avec de fines lianes... et se passe ce fardeau léger au cou.

Et aux cendres brûlantes du foyer il allume une cigarette...

Ce sont les délices de l'existence... il s'apostrophe lui-même, se traite de sybarite. La nuit tombe. Il avise un arbre dont la forme lui semble propre à former une chambre à coucher, il y grimpe, s'accouffe dans une fourche de branches et s'endort du sommeil du juste...

Et le lendemain il recommence, trouve un nid plein d'œufs et se poulèche, déjeune d'un lézard à l'étuvé, dîne d'un hucco, tombé d'un arbre et qui s'est cassé une patte... existence délicieuse... qui donc a dit que les forêts vierges étaient d'un séjour désagréable...

Si Moustique n'était pas impatient de revoir des créatures humaines, d'entendre des voix qui répondent à la sienne, il s'abonnerait à ce régime...

Mais tout a une fin... et au bout du fossé, la culbute...

Ce matin-là, Moustique blotti dans le feuillage à quatre mètres au-dessus du sol, a fait des rêves délicieux... il s'est vu entrant en roi, comme feu M. de Tonneins, dans la capitale de l'Araucanie...

Les sujets se pressent en foule au-devant de lui. Seulement, ils ont une singulière façon de l'acclamer... leurs voix sont rauques, sourdes, rageuses...

Il ouvre les yeux subitement... regarde au-dessous de lui et pousse un cri d'horreur et d'épouvante...

Un superbe tigre est là, dressé sur ses pattes de derrière, lacérant l'écorce de l'arbre de ses griffes acérées... la gueule ouverte, la langue rouge et c'est de cette gueule que partent, comme au ronronnement formidable, ces rauquements affreux qui l'ont éveillé...

Moustique n'est pas poltron : mais, sapristi, mettez-vous à sa place !

Un frisson parcourt tout son corps et son poil se hérissé...

Assez ignorant en matière d'histoire naturelle, il ne sait pas que le tigre ne grimpe pas aux arbres et que jusqu'ici cette démonstration est purement platonique... le fauve, une bête superbe, couve une rage furieuse... de sa gueule coulent des filets de bave, ses yeux ne quittent pas sa proie convoitée...

La situation se prolonge. Moustique retrouve son sang-froid et sa gouaillerie de gamin reprend le dessus, et pour se donner du cœur, il se moque de la bête :

« Hé ! le gros chat ! veux-tu bien me fichier la paix ! Qu'est-ce qui m'a fichu un animal comme ça qui détériore mon bois de lit !... »

Que faire ? Il est bien évident que Moustique ne peut pas rester éternellement perché sur l'arbre dont le tigre fait le blocus. S'il grimpeait plus haut ! Il fait un geste pour saisir une branche au-dessus de lui... et pousse un nouveau Aïe ! Aïe !

Il s'est égratigné, légèrement d'ailleurs, à fleur de peau.

A quoi ? A une sorte de fruit gros comme une pomme, mais tout hérissé de piquants. Cela pend à une liane. Il y en a des quantités. Une idée lui passe par la tête.

La bête est toujours là, la gueule ouverte. Moustique dextrement coupe la queue d'un de ces fruits et, visant bien, le lance à toute force dans la gueule du tigre qui, involontairement, ferme les mâchoires, se rigole horriblement le palais et la langue, rugit et bondit sur place...

Et notre Moustique alors, de le bombarder de ces balles piquantes sur le nez, dans les yeux... la bête agacée, furieuse, recule, ne comprend rien à cette attaque soudaine et finalement fait tête à queue et saute dans le fourré... poursuivie au jugé par les projectiles.

« Pan ! pan ! crie Moustique. En as-tu ta suffisance, sale bête !... »

Il a entendu un galop à travers la brousse, l'animal s'est enfui...

« Et je vais en faire autant ! se dit le gamin. L'endroit n'est pas bon... j'aimerais

Pas drôles, les hypothèses qui lui viennent à l'esprit !... »

C'est curieux, en général on n'aime pas à être seul, mais dans une forêt vierge, on a peur de la société... on n'attend pas de visites...

Et soudain, Moustique s'esclaffe à la muette :

Une tête qui tient à la fois de celle du daim et du chameau vient de se glisser à travers les feuilles... puis voici que passe un long cou... velu, couvert d'une toison jaunâtre, qui semble des houpettes de soie...

La tête a de gros yeux en saillie, pas méchants d'ailleurs...

Cela regarde, semble inspecter la route : une sorte de gloussement sort de la gorge, très doux, contenu, comme un murmure...

Et à côté de cette première tête, d'autres paraissent... toutes avec les mêmes yeux craintifs, inquiets...

Moustique ne fait pas un mouvement : il ne voudrait pas les effrayer.

Mais il pense : il a vu ces animaux-là quelque part... où donc ? Eh ! parbleu, au Jardin des Plantes... même qu'ils ont la très mauvaise habitude de cracher au nez de ceux qui les regardent de trop près... mais oui, des lamas, ou plutôt des guanacos, sortes de daims de haute taille que les Indiens qui ne les estiment aujourd'hui que pour leur peau dont on fait des tapis fort recherchés, employaient jadis pour montures.

C'est une horde de six bêtes superbes, bien cambrées, avec leurs cous de girafes et leurs queues tombantes et duvetées...

Probablement une patrouille en reconnaissance... La voie est-elle libre ?

Toute la question est là.

Et, lentement, ils s'approchent de l'arbre sur lequel Moustique est perché. Lui, les trouve très amusants, avec leur marche de sondeurs...

Ceux-là n'ont rien de terrible et s'il n'avait peur de les effrayer, Moustique descendrait faire un bout de causette avec eux ; mais il pense à monseigneur le tigre, qui ne doit pas être loin... et qui pourrait bien intervenir en gêneur...

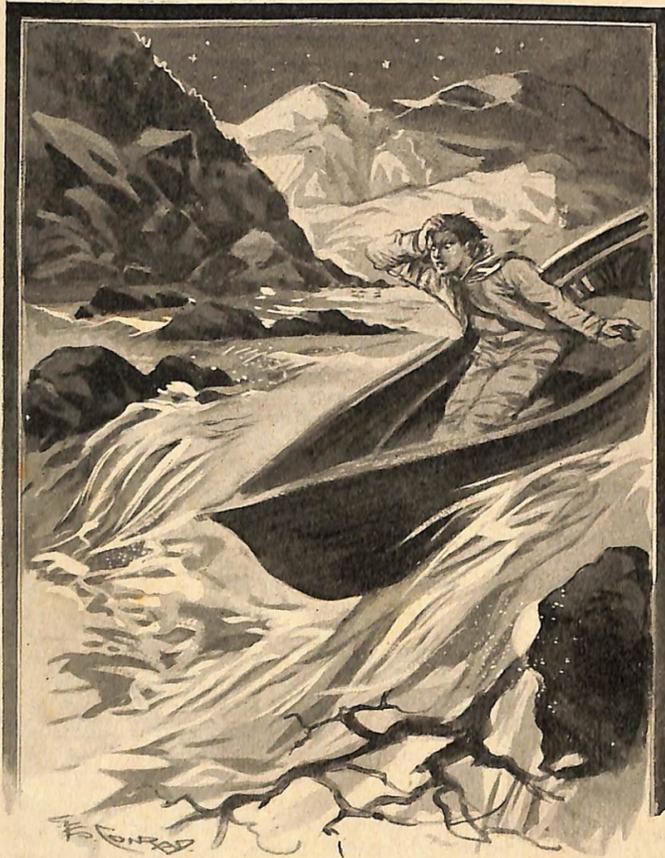
Tout à coup, branle-bas...

Crac ! Pouf ! Moustique tout à l'heure a changé de branche... et il n'en a pas mesuré la résistance.

Elle craque sous son poids, casse et le brave garçon dégringole du haut de son observatoire...

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENAUD.



BRAS-DE-FER

Emporté avec une rapidité vertigineuse, Moustique frôle les roches noires qui semblent arracher les flancs de la pirogue. (P. 407, col. 1.)

mieux le quai de l'Horloge à Paris !...

« Voyons, dois-je descendre ! Hum ! la bête ne doit pas être loin... et si elle me met la patte dessus... psst ! plus de Moustique !... Ça serait bête ! D'autre part, je ne peux pas moisir sur mon perchoir ! Oh ! qui m'enverra un aéroplane, mono, bi ou triplan !... Hein ? Quoi encore !... »

Dans la profondeur du fourré, d'une direction opposée à celle qu'a suivie le félin, voilà qu'il entend un froissement de branches, d'herbes...

Rien de violent. Les tiges craquent doucement.

Bigre ! ce n'est pas un tigre !... mais peut-être un serpent et ses amis...

Moustique s'est collé contre sa branche...

Le Mois Géographique  
Du Sud au Nord

Le  
Supplément du Journal des Voyages

Nos Troupes Coloniales  
Sports Modernes

# Sur Terre et sur Mer

7 Mai 1911

LE MOIS GÉOGRAPHIQUE



Léon Dewez. — Le ministre des Colonies, M. Messimy. — Un touchant pèlerinage en Afrique : la fiancée du lieutenant Boyd Alexander. — Les expéditions antarctiques anglaise, norvégienne, japonaise.

La mort du directeur du *Journal des Voyages*, M. Léon Dewez, a été une perte vivement ressentie par ses collaborateurs qui, tous, étaient ses amis. Il n'est certainement aucun d'eux qui ne garde dans le cœur le souvenir de l'affabilité de son accueil, de la sûreté de ses relations, de son obligeance et de sa grande bonté. Nous nous inclinons devant la douleur des siens si cruellement éprouvés et nous nous associons à leur deuil.

En prenant en mains le *Journal des Voyages*, M. Léon Dewez avait admirablement compris de quel puissant levier d'idées il disposait. Il en a fait un incomparable instrument d'éducation pour la jeunesse.

Son plan a consisté à unir dans de justes proportions, d'une part, le roman destiné à éveiller la curiosité des choses du dehors et le goût des aventures lointaines, d'autre part, les récits d'exploration et les articles géographiques attrayants et instructifs, capables de préparer à des études plus approfondies. Nous croyons pouvoir dire qu'il a réussi.

M. Léon Dewez aura fait, au point de vue de l'expansion coloniale, œuvre utile et féconde, car le *Journal des Voyages* a déterminé bien des vocations et, pour notre part, nous connaissons plus d'un « colonial » lui en ayant gardé de la reconnaissance. Il est certain qu'en même temps M. Léon Dewez aura aussi, par cette publication, largement aidé à la diffusion des connaissances géographiques ; enfin, grâce aux encouragements qu'il a apportés aux voyageurs et aux médailles qu'il a créées à la Société de Géographie et à la Société de Géographie commerciale, il aura contribué, pour sa part, au grand mouvement d'exploration du monde qui a donné de si grands résultats à notre époque.

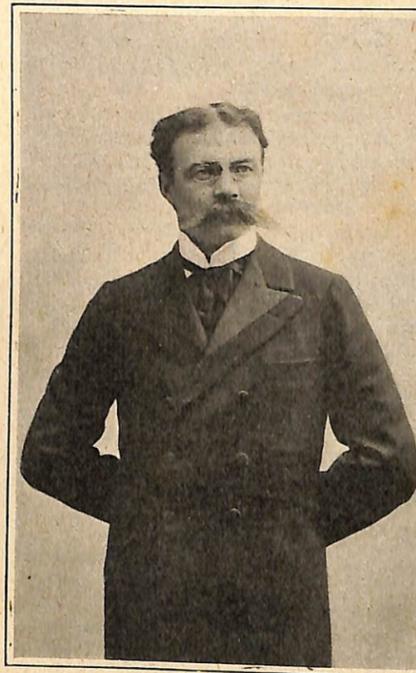
C'est en se conformant aux vues de M. Dewez et dans le même esprit que ses collaborateurs continueront après lui l'œuvre à laquelle il s'était si passionnément attaché.

Le portefeuille des Colonies, qui était, depuis le 3 novembre dernier seulement, aux mains de M. Jean Morel, est déjà passé à un autre titulaire. Dans le cabinet constitué le 3 mars, sous la présidence de M. Monis, après la chute du ministère Briand, c'est M. Messimy qui a été choisi pour présider aux destinées de nos colonies.

Né à Lyon le 31 janvier 1869, M. Adolphe Messimy est un ancien officier. Il a été capitaine de chasseurs à pieds et breveté d'état-major, puis élu député de la Seine le 11 mai 1902.

Nous constatons volontiers que M. Messimy connaît à fond les questions coloniales, ayant été, trois ans de suite, rapporteur du budget du ministère dont il devient le titulaire. Les rapports, très étudiés, qu'il a écrits à cette occasion, sont des modèles de méthode et de clarté et, dans un volume : *Notre Œuvre coloniale*, paru en 1910 (E. Larose, éditeur), il a présenté

un tableau très précis des progrès de l'expansion coloniale de la France et indiqué, avec beaucoup de largeur d'esprit et de sens pratique, les meilleures solutions à donner aux grands problèmes coloniaux. L'activité ne fait



M. MESSIMY  
MINISTRE DES COLONIES

pas défaut à M. Messimy et l'on peut espérer qu'il saura gouverner nos pays d'outre-mer en tenant compte, comme il convient, de leurs intérêts et de leurs légitimes aspirations.

On se souvient qu'un officier anglais, le lieutenant Boyd Alexander, fut assassiné, le 2 avril 1910, près de Niery, la capitale du Dar-Tama, alors que, venant de la région du Tchad, il se rendait d'Abecher au Dar-Four. Cet officier était fiancé à miss Mac Leod, fille de sir Reginald Mac Leod, ex-greffier général pour l'Angleterre et le pays de Galles, et sous-secrétaire pour l'Écosse.

Sitôt que parvint en Angleterre la nouvelle de la fin tragique du jeune explorateur, miss Mac Leod résolut, comme dernier gage d'affection, de prendre la même route que celle suivie par son fiancé et d'ériger une croix en marbre sur son tombeau, dans la solitude lointaine de l'Afrique. Bien que les parents de la jeune fille lui eussent représenté les fatigues et les dangers d'une pareille entreprise, elle persista dans

sa courageuse résolution. Miss Mac Leod laissa l'Angleterre en août 1910 avec M. et Mme Talbot, qui avaient consenti à partir avec elle. M. Talbot était lui-même un explorateur africain, ami de Boyd Alexander, qu'il avait accompagné dans son voyage du Niger au Nil.

Débarqués à Forcados, dans la Nigéria anglaise, les voyageurs organisèrent leur caravane pour ce long pèlerinage à travers des pays remplis d'obstacles de toutes sortes, qui n'avaient jamais été visités par une femme blanche. Les populations de ces régions comptent parmi les plus sauvages de l'Afrique et beaucoup sont anthropophages. Il faut espérer que le voyage aura pu être accompli sans encombre.

Il convient de rappeler que le lieutenant Boyd Alexander avait entrepris le voyage dans lequel il a trouvé la mort pour restaurer la croix érigée sur le tombeau de son frère, le capitaine Claud Alexander, à Maïfoni, près du lac Tchad, où il était mort durant la grande expédition que les deux frères avaient entreprise du Niger au Nil en 1904.

Partie de Port-Chalmers, dans la Nouvelle-Zélande, le 29 novembre 1910, l'expédition anglaise du capitaine Scott vers le pôle Sud eut à supporter, au début de décembre, un vent violent et la situation menaça de devenir critique. Le 9 décembre, le navire *Terra-Nova* pénétra dans la masse de glaces flottantes ; le 30, il rentra dans les eaux libres, dans la mer de Ross, mais fut entraîné vers l'Ouest par un fort vent du Sud. Il arriva sur le territoire de Victoria, et, le 3 janvier, atteignit le cap Crozier. Après s'être frayé un passage à travers une nouvelle masse de glaces flottantes, l'expédition put naviguer librement dans la baie Mac Murdo ; elle établit ses quartiers d'hiver au cap Evans, à 8 milles au sud du cap Royds.

On commença alors le débarquement des provisions et du matériel, des traîneaux automobiles, des poneys et des chiens. Ce fut une opération très pénible, parce qu'il fallut traverser, partie dans la mer, partie dans la glace, une distance d'un mille et demi séparant le navire du lieu choisi. Un des traîneaux automobiles coula par un trou dans la glace.

Le capitaine Scott a dû partir en traineau vers le Sud avec douze hommes, huit poneys et deux attelages de chiens. Quant au navire, il devait débarquer deux groupes de l'expédition sur d'autres points. Le 4 février, il atteignit la baie de Whales, où il rencontra le *Fram*, de l'expédition Amundsen, qui venait hiverner dans ces parages et dont on était sans nouvelles depuis 1909. Le voyageur norvégien est sans doute actuellement sur les routes du Sud.

Quant à l'expédition japonaise du lieutenant Shirase, elle a laissé la Nouvelle-Zélande le 11 février, se dirigeant vers le Sud.

GUSTAVE REGELSBERGER.

## De Du Sud au Nord

### LE « PARADIS TERRESTRE » RESTAURÉ

D'après les traditions bibliques, le Jardin de l'Eden était situé en Mésopotamie, c'est-à-dire entre le Tigre et l'Euphrate, région que la négligence de générations d'habitants a transformée au cours des âges en une contrée désertique, alors qu'elle pourrait être le grenier du monde.

Les voyageurs ont signalé depuis longtemps dans cette région un immense réseau d'irrigation qui, dans l'antiquité, servait à entretenir la fertilité de ces vastes plaines. Mais, abandonnées à l'influence des éléments, ils avaient perdu toute utilité.

Or, le gouvernement turc vient de signer un contrat avec une grosse maison anglaise de travaux publics dans le but de restaurer ces canaux, d'endiguer l'Euphrate, de le rendre navigable, d'en capter une portion dans un immense réservoir et de construire trente-six nouveaux canaux d'irrigation.

Ce sera là une des plus colossales entreprises qui aient été tentées en Asie dans les temps modernes. Elle fera honneur à l'initiative de la Turquie et lui livrera une contrée fertile où accourront les colons. La Mésopotamie, qui ne compte actuellement que quelques milliers de nomades, pourra nourrir des millions d'agriculteurs.

D'après les fouilles récentes, on sait que les premiers canaux d'irrigation de la Mésopotamie avaient été creusés 4.000 ans avant l'ère chrétienne. Les Perses, et après eux, les Arabes, les entretenirent en bon état. Mais le fanatisme et l'indolence des conquérants turcs anéantirent rapidement l'œuvre d'innombrables générations.

Les Turcs avaient une revanche à prendre. Et ils la prennent! Allah soit loué!

### INVASION AÉRIENNE

La science est impuissante à expliquer ce phénomène, que nous avons déjà signalé plusieurs fois, d'un pays brusquement envahi par des hordes d'animaux, venus on ne sait d'où.

L'an dernier, c'était une invasion de faisans en Californie que nous enregistrions. Cette fois, nous n'aurons pas à traverser l'océan pour trouver un pendant à ce cas.

Depuis le mois de janvier, les vastes plaines de Salisbury, situées dans le Sud de l'Angleterre, sont envahies par des nuées de pigeons ramiers. Dans la seule commune de Wiltshire, on calcule que six cent mille pigeons ramiers y ont élu domicile.

Si les chasseurs ont accueilli cette mystérieuse invasion avec enthousiasme, les fermiers ont été bien tôt amenés à la considérer comme un fléau et à la traiter comme telle. Ces hôtes voraces dévastent tout, et s'attaquent aux jeunes bourgeons des arbustes comme aux céréales en herbe. Trèfle et sainfoin ne trouvent pas grâce devant leur appétit destructeur.

D'où viennent-ils? Mystère! Mais on a des raisons de croire qu'ils sont originaires de la presqu'île scandinave et des provinces russes de la Baltique, régions très boisées, d'où les auraient chassés les rigoureux de l'hiver.

Mais les fermiers anglais ne se sont pas occupés de leur état civil! Et, anxieux de lutter contre le fléau, ils ont organisé ce qu'on peut appeler la plus vaste battue du monde.

Les traditions bibliques, le Jardin de

Le même jour, à la même heure, 5.000 hommes armés de fusils s'étaient postés à l'abri de tous les buissons disponibles, et un vaste massacre s'organisa. Les bandes épaisses de pigeons ne pouvaient plus s'abattre sans que des salves nourries ne décimassent leurs rangs. En deux heures de temps, dix-huit mille oiseaux étaient bons pour le salmis.

Les gastronomes ne s'en plainquirent pas: ils purent s'offrir des pigeons à quatre sous pièce!

### EN AÉROPLANE AU POLE

On ne parle plus de ce fameux projet du comte de Zeppelin qui voulait tenter d'atteindre le Pôle Nord en se laissant emporter par un de ses gigantesques dirigeables.

Mais voici une nouvelle non moins sensationnelle, et qui a tout au moins ce mérite d'avoir déjà reçu un commencement d'exécution.

Des quatre expéditions qui se mettent cette année en route pour le Pôle Sud (une anglaise et une japonaise déjà parties, une scandinave, une australienne), c'est cette dernière qui retardera le plus longtemps son départ. Et voici pourquoi:

Son jeune chef, le Dr Douglas Marson, est décidé à se servir d'un aéroplane pour couvrir les dernières étapes et il étudie en ce moment les meilleurs types, c'est-à-dire ceux avec lesquels il sera matériellement assuré de franchir 180 à 200 kilomètres sans arrêt.

Ce sera bien la première fois que l'aéroplane accomplira ses exploits au-dessus des éternelles banquises d'un pôle!

### LES CHIENS PARLENT-ILS?

Nous avons déjà traité ici même la question du langage des singes, en notant qu'un distingué savant, le fameux docteur Garner, avait prouvé que les chimpanzés possédaient un vocabulaire de 25 à 30 mots distincts.

Or, voici qu'on signale un chien qui marche sur les traces de ces grands singes africains et sait prononcer distinctement sept mots différents!

Cet animal prodigieux a pour maître un garde-chasse des domaines royaux de Theerhulle, nommé Ebers, et le nom du chien, qui appartient à la race des setters, est « Don ».

Une commission de savants de Berlin et de Hambourg s'est occupée de ce cas extraordinaire, et elle n'a pu que constater que « Don » répète avec une voix quasi humaine les sept mots allemands suivants: "laben" (besoin), "hunger" (faim), "kuchen" (gâteaux), "ja" (oui), "nein" (non), "ruhe" (tranquille), et son propre nom.

Les savants précisent dans leur rapport que les sons émis par ce chien ne ressemblent pas à des aboiements mais bien qu'ils sont articulés comme s'ils étaient prononcés par une personne.

« Don » ne les prononce pas d'ailleurs à tort et à travers. Ainsi, quand il dit "ruhe" (tranquille), c'est que les chiens du voisinage font entendre des aboiements qui troublent sa tranquillité.

C'est son maître qui, patiemment, lui a appris à parler. Mais il tient la conversation avec n'importe qui, pourvu que les présentations aient été faites en règle!

Notons enfin que « Don » n'est pas un animal de music-hall, que son maître ne l'a pas éduqué pour l'exhiber en public et qu'il ne déploie ses talents de brillant causeur que dans la meilleure société!

### LA RÉCOLTE DES PLUMES

Nous avons publié récemment un écho où nous nous plaignions du massacre des oiseaux des bois et de l'effroyable consommation de plumes d'oiseaux que fait la mode. Cette note nous a valu, de la part de plusieurs représentants des chambres syndicales parisiennes, notamment MM. Edmond Bordeau et Gaillet, des protestations que nous nous empressons d'accueillir, d'autant plus volontiers qu'elles nous apportent des informations précieuses.

Les aigrettes, dont les plumes sont si estimées dans le commerce des plumés pour parures, ne sont plus menacées d'extinction totale, du moins dans certains pays, comme le Venezuela, où l'on a organisé méthodiquement la cueillette de ces plumes, à peu près comme on le fait pour les plumes d'autruche.

M. J.-E. Gaillet, l'honorable président de la Chambre Syndicale des fabricants de Plumes pour parures, veut bien nous communiquer un rapport de M. Mayeul-Grisol, naturaliste-explorateur, qui s'est activement occupé de la question.

Les aigrettes, "garzas en espagnol", se réunissent par bandes dans des localités que les indigènes appellent des "garzeros" et des "dormitorios". Dans les premiers, elles font leurs nids et élèvent leurs petits; dans les seconds, vivent les oiseaux qui ne sont pas accouplés.

Comme presque tous les oiseaux, les aigrettes subissent une période de mue, durant laquelle leurs plumes tombent pour laisser place à une nouvelle parure. Ces vieilles plumes sont abandonnées à terre ou sur les branches des arbres, et ce sont elles que les indigènes recueillent précieusement pour le compte des grandes maisons d'exportation vénézuéliennes.

C'est de septembre à novembre que se pratique cette curieuse récolte, qui assure l'existence de milliers d'indigènes.

Tout propriétaire sur les domaines duquel existe un de ces "garzeros" se trouve donc en possession d'un véritable trésor qu'il défend jalousement contre les entreprises des chasseurs.

Il est, d'ailleurs, efficacement secondé par le gouvernement vénézuélien qui punit de peines très sévères tout individu coupable d'avoir tué un de ces oiseaux.

Nous aurons probablement l'occasion de revenir sur cet intéressant sujet. Qu'il nous suffise pour le moment d'applaudir à l'initiative des fabricants de plume et d'assurer aux élégantes que la plupart des plumes dont elles se parent n'ont pas une origine sanglante!

### PERROQUET MINIATURE

Une expédition qui explore actuellement l'intérieur de la Nouvelle-Guinée a envoyé ces jours-ci en Europe une collection de 1.400 peaux d'oiseaux et de 300 peaux de mammifères parmi lesquelles les naturalistes ont déjà découvert de véritables raretés zoologiques.

On cite en particulier un perroquet au plumage vert sombre dont la longueur, du bout de la queue à l'extrémité du bec, est de moins de 75 millimètres.

Ce perroquet, qui est bien le plus petit du monde, a été découvert à 1.200 mètres d'altitude, sur les pentes des Montagnes de la Neige, dans la partie hollandaise de la Nouvelle-Guinée.

Jacques d'IZIER.

## NOS TROUPES COLONIALES

La pacification du Haut-Oubangui: La mort d'un chef Langouassi.  
Une arme d'élite: l'infanterie coloniale.



Les transformations des Troupes coloniales.

### La pacification du Haut-Oubangui: La mort d'un chef Langouassi

La pacification se poursuit dans le Haut-Oubangui. Le capitaine d'infanterie coloniale Devaux qui, en septembre 1909, avait obtenu la soumission du chef Baram Bakie, dans la Haute-Kotto, a dû achever de détruire son prestige en le faisant interner. C'est le lieutenant Arnould qui l'a amené à déposer les armes et s'est emparé de lui.

Il fallut ensuite lutter contre les Yaepas, qui avaient attaqué le lieutenant Rouget; celui-ci fit une tournée de police de Mobaye à Bambari, et, après plusieurs combats très vifs, il s'empara du chef Dodo.

Ce fut ensuite le tour de la tribu des Langouassis, l'une des plus renommées par ses mœurs barbares et sanguinaires, et dont le chef, N'Dakri, avait à son actif le meurtre de plusieurs miliciens et ayant à sa tête le capitaine Devaux et le lieutenant Duval, a opéré contre eux, dans le Kouango, en décembre et janvier derniers.

D'après les renseignements qui nous parviennent, le chef N'Dakri a été tué dans une rencontre avec le détachement du lieutenant Duval. Cette mort a eu un énorme retentissement dans tout le pays, car, depuis plusieurs années, N'Dakri échappait à nos poursuites; trois fois il avait fallu envoyer des colonnes contre le chef rebelle. Il avait déclaré que jamais les blancs ne viendraient à bout de lui. Aussi, passait-il aux yeux des indigènes pour être invulnérable. Dès que sa mort fut connue, tous ses partisans déposèrent les armes.

### Une arme d'élite: l'infanterie coloniale

L'infanterie coloniale sont dues la plupart des conquêtes grâce auxquelles a été constitué notre immense empire d'outre-mer. Aussi, n'est-ce pas sans un serrement de cœur que l'on a vu récemment proposer, devant la Chambre des députés, de fusionner l'armée co-

loniale avec l'armée métropolitaine; le résultat de cette mesure eût été de briser la chaîne d'une histoire glorieuse qui se poursuit encore partout où la sécurité de nos possessions coloniales a besoin d'être assurée.

L'infanterie coloniale, heureusement, a été défendue par le ministre de la Guerre, qui a rendu hommage à sa valeur et a déclaré qu'on ne pouvait y toucher à la légère.

C'est que si l'héroïsme est une vertu bien française et si toute troupe est prête à verser son sang pour le pays, il faut, de plus, pour faire une bonne armée coloniale, des soldats et des officiers préparés d'une façon spéciale et une organisation répondant aux conditions dans lesquelles elle a à agir. On ne fait pas la guerre aux colonies comme en Europe; la tactique ne peut y être la même et les difficultés des opérations sont très différentes. Enfin, aux ennemis contre lesquels s'engage la lutte ouverte, il faut ajouter ceux qui demeurent invisibles, l'anémie, la fièvre, toutes les maladies tropicales, et ce ne sont pas les moins redoutables.

C'est grâce à cette spécialisation que notre armée coloniale a pu apporter sur toutes les terres du globe le renom de l'héroïsme français. Jetons un rapide coup d'œil sur le glorieux passé de l'infanterie coloniale et sur l'histoire de l'infanterie de marine dont elle a continué les brillantes traditions.

Richelieu, déjà, avait compris qu'il fallait des troupes spéciales pour le service de la marine et des colonies et, en 1622, il créa des « Compagnies ordinaires de la mer ». Depuis, il y eut presque sans interruption des troupes de marine ou des corps coloniaux.

Lorsque en 1814, la France reprit possession des colonies qu'elle avait perdues, des bataillons coloniaux furent organisés pour servir à la Martinique, à la Guadeloupe, à la Guyane, au Sénégal. Puis il y eut des équipages de ligne. Ce fut en 1831 que l'infanterie de marine fut définitivement constituée avec deux régiments seulement; il en fut créé un troisième en 1838, un quatrième en 1854. Le nombre fut doublé en 1890.

Ces régiments firent toutes les campagnes du Sénégal, à partir de 1843, puis, en 1857-1858, l'expédition de Chine, ensuite l'expédition de Cochinchine et les campagnes du Cambodge. Dire les brillantes passes d'armes par lesquelles

se distingua notre vaillante troupe dans ces longues et dures campagnes, dire tous les admirables exploits de héros oubliés, est chose impossible en quelques lignes.

En dehors du domaine colonial, l'infanterie de marine, qui avait jadis cueilli des lauriers en Crimée et au Mexique, prit une grande part à la guerre de 1870. Elle y fit des prodiges de valeur: à Bazeilles, au Bourget, à l'armée de la Loire, à l'armée de l'Est, à l'armée du Nord. Elle fit encore noblement son devoir dans la répression de l'insurrection de Paris.

Puis commencèrent les grandes campagnes coloniales toutes faites avec l'infanterie de marine et qui ont jeté sur cette armée un si brillant éclat. La conquête du Tonkin exigea plus de douze années d'efforts; ce furent ensuite les campagnes du Soudan qui ne s'achevèrent que par la capture de Samory en 1898; celles du Dahomey, en 1890 et en 1892, la seconde dirigée par le général Dodds; la campagne de Madagascar en 1894, dans laquelle l'infanterie de marine eut sa part de fatigues et de succès.

La loi du 7 juillet 1900, dans le but de constituer une armée spéciale aux colonies, transforma l'infanterie de marine en infanterie coloniale et la rattacha au ministère de la Guerre. Ses douze régiments, portés depuis à vingt-quatre, continuèrent l'œuvre de l'infanterie de marine, poursuivirent partout la pénétration coloniale de la France et la pacification des pays occupés.

C'est surtout à l'infanterie coloniale que nous devons d'avoir pu étendre et assurer notre autorité un peu partout: dans la boucle du Niger, à la Côte d'Ivoire, au Congo; c'est le colonel Gouraud qui a pacifié la Mauritanie et ce sont encore des troupes de l'infanterie coloniale qui assurent l'ordre dans les marches extrêmes du Territoire du Tchad, où sont tombées d'héroïques victimes du devoir.

Et dans cette arme d'élite, qui en tant d'occasions s'est signalée par sa belle conduite militaire, officiers et sous-officiers se sont fait remarquer aussi par leurs connaissances scientifiques au cours des missions qu'ils ont remplies et par leurs qualités d'administrateur dans les postes où ils ont résidé montrant ainsi que, s'ils avaient su conquérir, ils savaient aussi organiser et mettre en valeur les pays conquis.

GUSTAVE REGELSPERGER.

## Sports Modernes

## Le Cricket et ses différentes formules

PARMI les sports anglais qui se sont introduits définitivement en France, il faut citer en première ligne le cricket, qui est peut-être le jeu le plus populaire chez nos voisins d'outre-Manche.

Selon notre habitude, nous nous contenterons d'un aperçu sur les règles du jeu. On peut le jouer à deux, entre un lanceur et un batteur.

Mais les matchs se disputent généralement entre deux équipes composées chacune de onze joueurs, plus deux arbitres, un pour chaque guichet.

Ce guichet (*wicket*) est formé de trois piquets fichés en terre et assez rapprochés les uns des autres pour ne pas livrer passage à la balle.

Sur leurs trois sommets sont placés deux petits rouleaux de bois, ou barrettes, que la balle du lanceur doit s'efforcer de jeter à terre.

On comprend dès lors que le rôle du batteur, posté près du guichet, consiste à protéger ces barrettes en repoussant la balle à coups de batte.

Tel est le principe de ce jeu de plein air. Mais un règlement relativement compliqué oblige les joueurs à rester toujours sur le qui-vive.

Par exemple, le batteur ne doit pas dépasser une certaine ligne tracée autour de son guichet. S'il oublie cette défense, il est déclaré *out* (hors jeu).

Comme nous l'avons dit plus haut, le cricket est le jeu national des Anglais, et ses matchs sont toujours suivis par des milliers d'amateurs.

Il existe des clubs de cricketers dont la fondation remonte à plusieurs générations. Très fiers de leurs quartiers de noblesse, ces associations organisent parfois des matchs où tous les joueurs revêtent pour la circonstance des costumes d'il y a 50 ou 60 ans.

C'est à une partie de ce genre que nous fait assister une de nos photographies, tandis qu'une autre nous montre que les gamins eux-mêmes s'exercent au jeu national, en maniant des battes qui sont presque aussi grandes qu'eux.

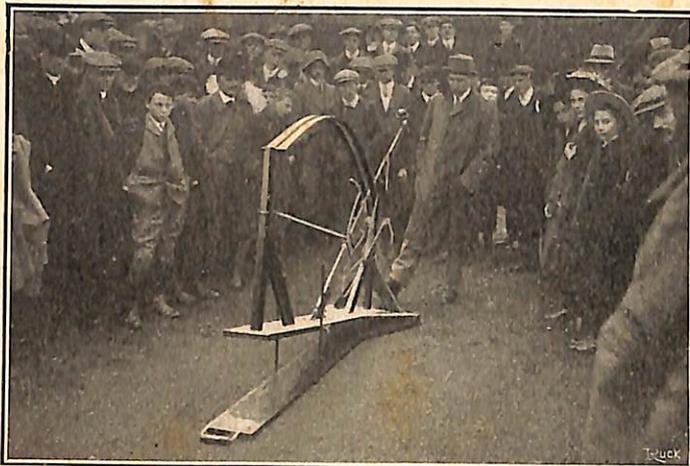
A une époque comme la nôtre où la mécanique tend de plus en plus à supplanter la main-d'œuvre, on ne sera pas surpris d'apprendre qu'elle vise à devenir l'utile auxiliaire du sportsman.

En attendant qu'elle conquière ses grandes entrées dans le tennis ou dans le foot-ball, voici qu'elle s'introduit victorieusement dans la pratique du cricket!

Le lecteur aura déjà retenu que le bowler (ou lanceur) joue un rôle prépondérant dans la partie.

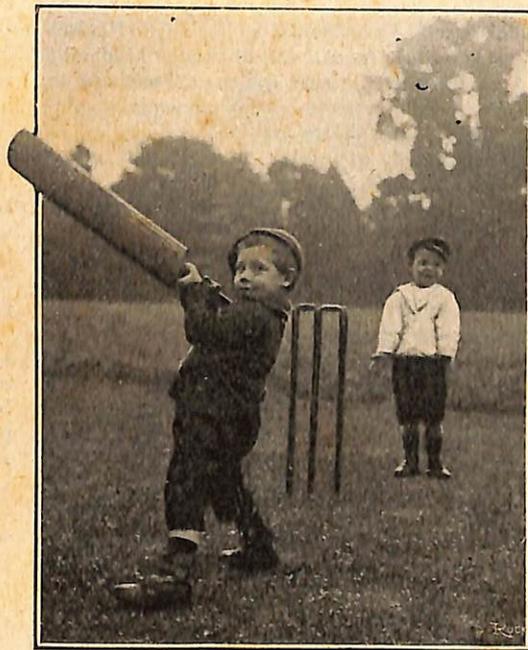
Et, précisément, c'est ce rôle qu'un inventeur veut confier à une sorte de catapulte, qu'il appelle la *bowling-machine*.

Elle consiste essentiellement, comme le montre notre figure, en un cadre dont la base est mobile, en ce sens qu'on peut en régler l'inclinaison à l'aide de vis à crémaillère. Sur cette base est monté à charnière un bras qui, sollicité par un



Inventée par un médecin australien, la « bowling machine » est une sorte de catapulte qui joue le rôle du lanceur.

ressort dont on peut également régler la puis-



Les gamins eux-mêmes s'exercent au jeu national en maniant des battes presque aussi grandes qu'eux.

sance, décrit un arc de cercle pour venir heurter un

portant. Quand le heurt se produit, la coupe placée au sommet du bras libère la balle, qui file dans la direction du but. Ne craignons pas de dire qu'elle l'atteint même à coup sûr quand l'inclinaison du cadre et la force d'élasticité du ressort ont été réglées, ce qui s'obtient après pointage. La machine peut alors s'attaquer pendant des heures au portique et à ses barrettes, tandis qu'un bras humain éprouve une invincible lassitude après dix ou quinze minutes d'exercice.

Comme le déclare l'inventeur, un médecin australien, le docteur Veen, sa machine peut rendre les plus grands services aux clubs de cricket, en permettant aux membres de s'exercer pendant des heures à repousser la balle et à défendre le *wicket*, sans mettre à contribution l'endurance et l'adresse d'un lanceur.

Cette nouvelle jeunesse donnée à l'antique catapulte valait d'être signalée.

Il ne restera plus qu'à inventer une *popping-machine*, un batteur automatique, pour que ce jeu devienne un sport essentiellement mécanique!

Et les parties auront alors une étrange allure, très « vingtième siècle ».

Nous ne sommes peut-être pas très éloignés de ce moment où la souplesse musculaire ne suffira plus à l'athlète, où il devra se doubler d'un mécanicien expérimenté.

En effet, alors que nous terminions cette notice, un journal scientifique américain nous parvenait où nous trouvions la description d'une nouvelle *bowling-machine*, qui semble beaucoup plus perfectionnée que celle du docteur australien.

Posée sur un trépied de tubes d'acier creux, elle comporte un corps, une épaule articulée, un bras et une main, le tout également en acier.

Les organes de cette machine forment un ensemble admirable, susceptible d'exécuter tous les mouvements d'un lanceur.

Il est bon d'ouvrir ici une parenthèse.

Chaque bowler a sa façon spéciale de lancer la balle. L'un la lance directement sur les guichets, en lui faisant décrire une trajectoire qui se rapproche sensiblement d'une ligne horizontale. L'autre lui fait toucher le sol à une distance de cinq à dix mètres en avant du but, de façon à le lui faire atteindre par un ricochet.

Ce dernier procédé est déjà très déroutant pour le batteur, qui ne peut pas déterminer à l'avance l'envergure de ce ricochet.

Mais il est des procédés bien plus redoutables.

Un lanceur expérimenté sait imprimer au projectile une trajectoire irrégulière, une sorte de courbe composée.

Et les plus forts combinent plusieurs procédés qui ont pour effet de donner à la fois le ricochet et le jet irrégulier.

Grâce à une combinaison de ressorts et d'articulations, cette nouvelle machine peut imiter tous les procédés de lancement. CLAUDE ALBARET.



Certaines associations organisent parfois des matchs où les joueurs revêtent pour la circonstance des costumes d'il y a cinquante ou soixante ans.